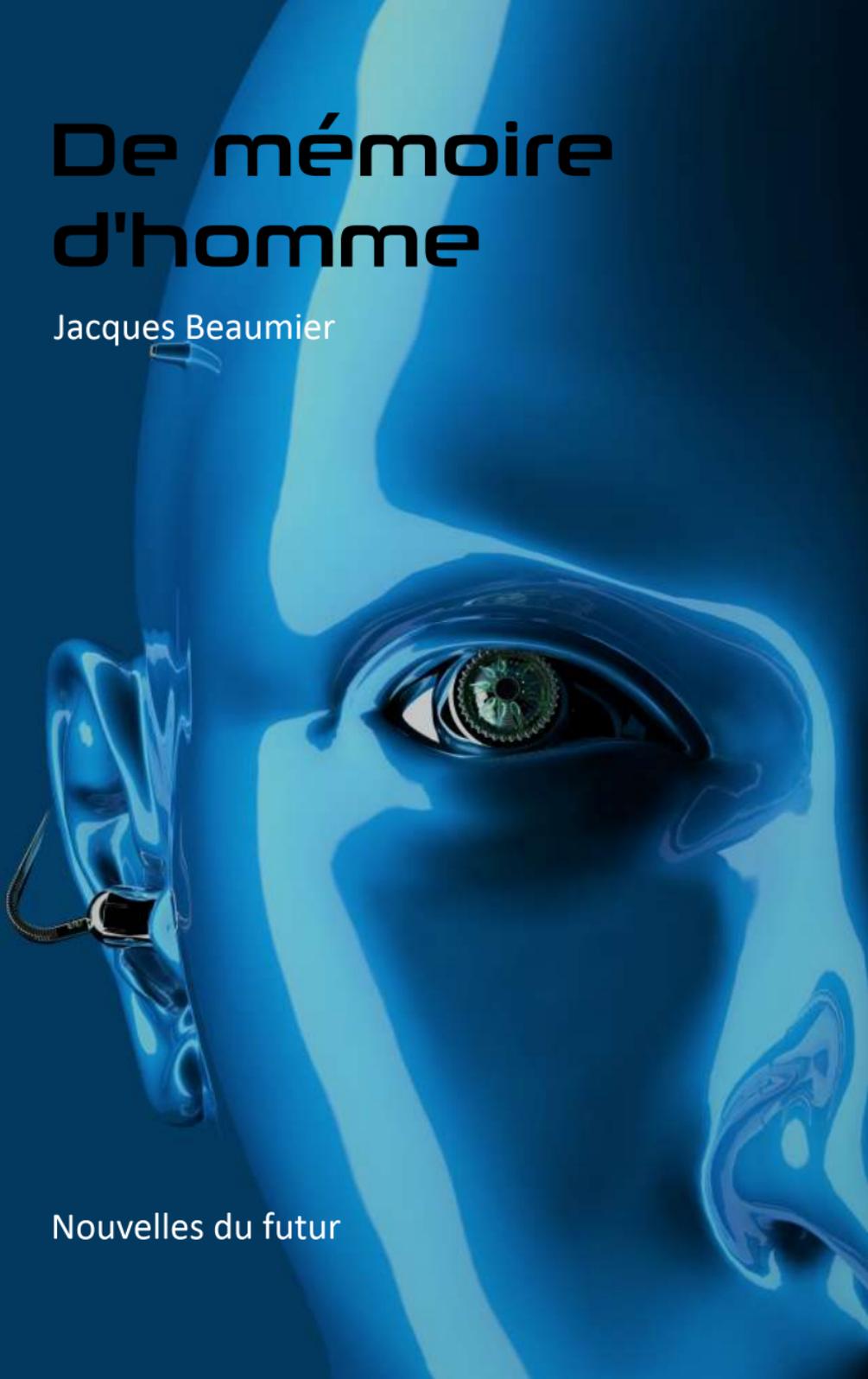


De mémoire d'homme

Jacques Beaumier

Nouvelles du futur



Jacques Beaumier
jacques.beaumier@gmail.com

De mémoire d'homme

*Ouvrez les yeux, regardez
Et nous y sommes
Derrière ces portes d'entrée
De mémoire d'homme
Rien ne fut imaginé
Plus beau en somme*

*Jamais un monde meilleur
De tout temps n'a été
Un univers où tout abonde
D'un éternel été
Une vie où se confondent
Rêve et réalité
Où ne reste à trouver
Que le simple et long bonheur d'aimer*

Avatar – William Sheller

Adrian

Adrian avait souvent rêvé des canyons de l'Arizona. Se servant un autre verre de vin, il se dit qu'il devrait maintenant s'offrir le plaisir de les découvrir. Mais combien d'eurowatts un quart d'heure de vol dans le Grand Canyon coûterait-il ?

Il avait perdu son emploi de Personality Programmer chez European Android Corp., du fait de la mise en service du nouveau logiciel de profilage des androïdes. Une fois saisis les données d'usage, la typologie des interlocuteurs et le contexte relationnel, le système n'avait plus besoin de l'intervention d'un psychologue ; il pouvait définir automatiquement le caractère idéal du robot. Adrian avait donc été licencié. Non seulement il avait été privé d'un travail qu'il aimait et d'un revenu confortable, mais il avait le sentiment pénible que ses nombreuses années d'expérience avaient perdu toute valeur. Après quelques mois de recherche active sans aucune proposition d'embauche, il avait réalisé qu'il pourrait fort bien rejoindre bientôt la foule des S.E.L.D. — Sans-Emploi de Longue Durée — qui survivaient grâce à la pension d'inaptitude de la Solidarité Sociale. Pour

l'instant, l'excellent cabernet du Danemark éloignait cette sombre perspective. Pourtant, sa journée presque achevée lui paraissait aussi vide de satisfactions que celles qui l'avaient précédée. Heureusement, le Simulation Park de son district faisait la promotion d'un nouvel espace de vol libre ; il pourrait enfin explorer le paysage de ses rêves.

En fermant la porte de son studio du soixante-quinzième étage, il opta pour l'ascenseur extérieur qui offrait une vue remarquable sur le parc et les lumières du centre-ville- au loin. Le parc était splendide en cette soirée de fin janvier, les feuillages virant doucement aux ocres et aux rouges de l'hiver. Sortant du hall végétalisé, il trouva devant la porte le cabélec sans chauffeur appelé avant de descendre. La fraîcheur le surprit et il regretta de ne pas avoir pris un blouson. Il y avait peu de circulation et le cabélec s'arrêta bientôt devant l'entrée du Simulation Park. Son smartphone inséré dans l'Energy Plug-In affichait le coût du trajet en eurowatts. Vingt ans plus tôt, Japan Power avait industrialisé une batterie de cent grammes, rechargeable en quelques minutes et capable de stocker assez d'électricité pour des centaines de kilomètres en cabélec. L'intégration de cette réserve d'énergie dans les smartphones

avait fait de l'eurowatt le mode de paiement de nombreux services.

À l'intérieur du parc régnait une joyeuse animation qui dissipa immédiatement son ennui. Les attractions disponibles défilaient sur son écran, mais le Human Flight Experience était complet. La première réservation possible imposait une attente de vingt minutes qu'Adrian accepta sans hésiter. Un attroupement attirant son attention, il rejoignit quelques centaines de personnes qui se pressaient devant l'entrée du Jurassic Fight, attraction phare du Simulator Awards de l'année. De l'extérieur, on pouvait suivre sur écran géant la lutte du joueur contre de féroces dinosaures et lire sur son visage le stress provoqué par le réalisme de la simulation. Courant à perdre haleine sur le sol à déplacement multiaxial, l'homme plongea à terre en se retournant pour ajuster son tir sur le monstre qui le poursuivait. Lorsque le faisceau meurtrier de son arme frappa l'œil de la bête en provoquant l'explosion du crâne une exclamation admirative parcourut l'assistance. Adrian s'éloigna pour chercher une attraction plus romantique. Il n'avait aucun goût pour cette violence spectaculaire et répugnait à partager l'excitation du public. En passant devant l'entrée de l'Ultimate Erotic Experience, il pensa brièvement

à Leïla, partie quelque temps après son licenciement. Il s'en voulut immédiatement d'évoquer un lien possible entre ces deux événements. Leïla était une fille bien et il n'avait rien à lui reprocher. Lors de leur rupture, il avait pensé que la chaleur de son corps et la douceur de sa peau lui manqueraient, mais, à vrai dire, elle les lui avait souvent refusés. L'amertume de ces refus lui était maintenant épargnée ; l'abstinence n'était pas si difficile à vivre, se dit-il avec une vague inquiétude. Il s'attardait devant l'écran où une beauté idéale l'invitait à entrer lorsque son smartphone s'anima :

— Adrian, il est temps de rejoindre le Human Flight Experience. C'est sur ta droite, après le kiosque à glaces.

En quelques instants, il entra dans la cabine libre et suivit les instructions que la voix féminine lui dictait. Ayant posé son smartphone sur la base de connexion, il choisit sa destination sur l'écran, puis programma un vol de quinze minutes. Il se déshabilla entièrement, ajusta le masque étanche qui recouvrit confortablement son visage et se glissa nu dans le bassin noir rempli d'un épais liquide tiède. L'écran de son masque perdit alors sa transparence pour le plonger dans une douce lumière irisée. Rapidement, il ne sentit plus le poids de son corps

dans le liquide qui le portait ni le contact de celui-ci sur sa peau. Il avait la sensation délicieuse de planer dans le vide et la lumière. Alors, le paysage se dessina sous lui en offrant une vue qui lui coupa le souffle. Il se trouvait à une centaine de mètres au-dessus du Grand Canyon qui s'ouvrait dans son immensité aride. À peine Adrian esquissa-t-il un mouvement des bras, comme une brasse coulée vers les profondeurs, qu'il descendit doucement dans cette énorme gorge baignée d'une lumière de soleil couchant. Il sentait maintenant l'air tiède courir sur sa peau nue. Seuls quelques cris de rapaces venaient troubler le silence. Les mouvements permettant de contrôler sa trajectoire lui venaient naturellement. Libre, heureux et calme, il explora longuement d'un vol souple et sans effort ce relief étrange et fascinant, plongea longuement dans une caverne qui se ramifiait en somptueuses galeries, et ressortit aux lueurs d'incendie qui illuminaient la roche. Il contournait lentement d'imposantes figures de géants assoupis lorsque la voix féminine se fit entendre :

— Il reste une minute avant la fin de votre session, mais vous pouvez la prolonger.

Cette interruption brutale le ramena aux rêves de son enfance où il volait comme Superman et se réveillait désespéré de la

pesanteur de son corps sur le lit. Un message s'affichait en superposition intrusive sur le relief féérique : *voulez-vous prolonger la session d'un quart d'heure ?* Avec un bouton vert « oui » à gauche de son champ de vision et un « non » rouge à droite. Sans réfléchir, il fixa du regard le bouton vert qui clignota un instant et le message fut remplacé par « Session prolongée ». De nouveau livré au paysage, il lui fallut un peu de temps pour effacer la conscience désagréable de replonger dans une éphémère et coûteuse illusion.

Un quart d'heure plus tard, lorsqu'il émergea du bassin et que le décor sans âme de la cabine le ramena sur terre, il ne vit que l'affichage des eurowatts consommés sur l'écran de son smartphone. Il ne savait même pas s'il restait de quoi alimenter le cabélec du retour. Il lui fallait recharger son Energy Pack sans délai. Le smartphone indiquait une borne dans le hall d'accueil du parc. Quelques minutes plus tard, Adrian connectait l'appareil pour une recharge partielle qui lui donnerait une semaine d'autonomie, déplacements inclus. Mais l'écran afficha un message qui le laissa déconcerté : « Recharge impossible - crédit insuffisant » C'est une erreur, pensa-t-il, il me reste au moins trois mois de salaire. Il consulta fébrilement l'état de son compte bancaire pour constater avec stupeur

que ce dernier était vide. La totalité de ses économies avait été transférée la veille sur le compte de Leïla. Une peur panique le submergea ; il ne pouvait comprendre qu'elle ait fait une chose pareille. Sa confiance en elle était intacte et il n'avait pas songé à résilier sa procuration. Abasourdi, il essaya de la joindre, mais son numéro n'était plus en service. Il lui envoya un mail la suppliant de le rappeler tout de suite et reçut en retour un avis de non-distribution pour adresse inconnue. Un rapide contrôle sur l'annuaire mondial des adresses lui confirma que celle-ci avait été supprimée. Totalement désespéré, Adrian alla s'asseoir sur un banc. L'esprit vide il regardait la foule joyeuse qui circulait d'attraction en attraction dans une musique qui battait au rythme de son cœur affolé. Il avait absolument besoin de rentrer chez lui pour réfléchir calmement à la situation.

En quittant le parc, il choisit de rejoindre la ligne de métro la plus proche pour économiser les eurowatts qui lui restaient et de terminer son trajet à pied. Il n'avait pas pris le métro depuis plusieurs années. Il marcha longtemps, guidé par son smartphone à travers des rues assoupies où de rares piétons croisaient des androïdes livrant des pizzas ou nettoyant les vitrines. La station de métro était ancienne. L'extérieur avait été rénové,

mais la descente par l'escalier roulant avait tout d'un voyage vers le passé. Les quais étaient sales et les deux robots de maintenance ne pouvaient que ramasser les débris et brosser au désinfectant un revêtement couvert de taches sombres, de trous et de brûlures. Quelques dizaines de personnes attendaient la rame, certaines chargées de sacs et d'objets hétéroclites. Certainement des S.E.L.D. Un enfant pleurait sans arrêt tandis que sa mère ne quittait pas des yeux les publicités qui défilaient sur les écrans. Quelques jeunes gens se passaient une bouteille cachée dans une poche en papier sans échanger un mot. Il faisait froid dans ce tunnel venté et Adrian regarda les sièges chauffants inoccupés alignés contre le mur. La plupart des voyageurs étaient chaudement habillés ; ils préféraient économiser leur électricité. Son regard se posa sur l'écran qui indiquait les prochaines stations et il réalisa soudain qu'il n'était pas sur le bon quai. Au même moment, un vague grondement indiqua l'arrivée d'un métro. Il se précipita vers la passerelle qui enjambait les voies, descendit les marches en courant au moment où la rame ralentissait, trébucha et faillit tomber quand une violente douleur à la cheville le cloua sur place. Accroché à la rampe et grimaçant de souffrance, il s'assit sur les marches en regardant la rame

quitter la station. Quelques voyageurs étaient descendus et une femme âgée lui demanda s'il avait besoin d'aide.

— Je ne peux plus marcher, dit-il, il faudrait que l'on m'aide à rentrer chez moi

— Ne vous en faites pas, répondit-elle, je vais prévenir le personnel.

En effet, quelques instants plus tard, un androïde descendit l'escalier et se pencha vers lui :

— Que puis-je faire pour votre service, monsieur ?

— Aidez-moi donc à me lever et accompagnez-moi jusque chez moi. Je ne peux plus marcher seul.

— Permettez-moi d'utiliser votre Energy Pack, répondit le robot, je suis employé par Private Care Assistant, à votre service.

Adrian tendit son smartphone à l'androïde qui le plaça sur son support de poitrine. Il le lui rendit aussitôt :

— Je regrette monsieur, mais je ne suis pas autorisé à utiliser votre réserve de sécurité. Je vous souhaite de trouver au plus vite une aide adaptée. Bonne soirée, monsieur, dit-il en s'éloignant.

Pendant ce temps, la station s'était vidée. Il restait un homme seul et mal habillé, titubant sur le quai opposé. Adrian pensa à son assurance

personnelle, mais il savait que le service d'assistance d'urgence n'intervenait qu'en dehors de son district. Avisant une caméra de surveillance il appela à l'aide avec de grands gestes des bras en se demandant dans quelle mesure sa situation justifiait le déplacement d'une équipe de secours. Dix minutes plus tard, il était seul et parcouru de violents frissons. Il comprit que personne ne viendrait et qu'il fallait remonter à la surface par ses propres moyens. Appuyé au mur et serrant les dents, il rejoignit l'escalator qui le ramena sur le trottoir. Quelques cabélecs traçaient en silence leur sillon lumineux dans l'avenue presque déserte. Des lumières dansantes aux fenêtres anonymes évoquaient les écrans allumés dans les chambres.

Adrian se sentit seul et vulnérable. Il demanda le Service de Secours Solidaire qui prenait les urgences en charge pour les S.E.L.D et autres nécessaires.

— S.S.S à votre service, répondit une voix sans chaleur.

Il tenta d'expliquer calmement sa situation pour convaincre son interlocuteur de la nécessité d'une intervention, mais son statut ne lui permettait pas encore de bénéficier du Secours Solidaire.

— Vous ne connaissez personne qui pourrait

venir vous chercher ? demanda la voix indifférente. Songeant avec amertume à ses collègues d'hier, toujours prêts à prendre un verre en sortant du bureau, il pensa à son ami Scott qui ne répondait plus à ses invitations depuis le départ de Leïla. Il serait si humiliant de lui expliquer les événements de cette soirée. Il sentit monter en lui un désespoir absurde et retint les sanglots qui lui nouaient la gorge. À cet instant, un appel clignota sur son smartphone. C'était Leïla. Elle demanda s'il avait cherché à la joindre et se confondait en excuses. En voulant solder ses comptes personnels, elle s'était trompée de numéro et avait vidé le sien. Ayant découvert son erreur, elle venait bien sûr de le recrediter du montant prélevé. Elle allait partir loin, pour une autre vie. Elle espérait sincèrement que tout se passait bien pour lui.

Assis sur le trottoir, Adrian ne pouvait répondre. Il pleurait comme pleurent les enfants, d'épuisement, d'impuissance et de détresse accumulés.

Gaspard

Il ne reste plus beaucoup d'ouvrage pour la main de l'homme, pensa Gaspard en attrapant un racloir, mais au moins ce qui reste vaut la peine de s'y consacrer.

Voilà six ans déjà qu'il avait franchi la porte de l'atelier de Maître Stephen pour s'installer avec fierté à son établi. Pendant ces six années, il avait découvert que malgré son titre de meilleur apprenti luthier de l'Union, il avait encore tout à apprendre, ou presque. Oui, il fallait bien cinq ans d'apprentissage et peut-être dix ans de pratique pour faire un authentique maître luthier, à condition de faire partie des plus doués. Maître Stephen, lui, était reconnu depuis plus de vingt-cinq- ans comme un des meilleurs luthiers traditionnels de l'Union. Dans ce métier, comme dans beaucoup d'autres, seuls quelques artisans d'exception continuaient à façonner leurs créations avec un outillage et un savoir-faire manuels. Avoir été choisi pour seconder Maître Stephen qui prenait de l'âge sans rien perdre de son talent était un privilège et un honneur. Gaspard pouvait espérer lui succéder un jour en héritant de sa prestigieuse clientèle.

L'arrachant à sa rêverie, Sarah entra dans

l'atelier luxueux, baigné à toute heure d'une chaude luminosité qui semblait naturelle malgré les grisailles d'un hiver maussade. Elle s'approcha de l'établi de bois précieux, un magnifique meuble d'ébéniste que les murs opalescents et le sol sombre et mat mettaient en valeur. Sur le côté de l'établi, à portée de main de Gaspard, un carrousel d'outils délicatement ouvragé pivotait silencieusement sur son axe pour lui présenter, à chaque étape de travail, celui dont il avait besoin. Cet assistant discret qui surveillait chacun de ses gestes et ne se trompait jamais avait été conçu par Sarah elle-même. Elle l'avait fait réaliser en secret pour l'offrir à son père à l'occasion de ses soixante-dix ans. Sarah était son unique descendante. Comme Gaspard, elle approchait la trentaine. Depuis six ans, leur relation avait lentement évolué de l'amicale collaboration des débuts vers une affectueuse intimité. Musicienne douée de l'oreille absolue, elle connaissait tout des instruments à cordes et de leurs qualités. Elle avait rapidement accompagné, puis remplacé largement Maître Stephen dans ses relations avec les clients et collaborait maintenant à la conception des instruments qui faisaient la renommée du luthier. Ses doigts fins et mobiles se glissèrent dans les boucles claires de Gaspard. Elle aimait son air de

Petit Prince qui ne sait comment apprivoiser les autres.

— Que penses-tu de la cintreuse à éclisses ? lui demanda-t-elle soudain. Instinctivement, Gaspard jeta un regard vers la machine de métal brillant qui avait pris place à l'extrémité de l'atelier. Il hésita un instant.

— Aucun doute, le résultat est irréprochable, répondit-il assez froidement.

— Tu ne regrettes quand même pas ce fastidieux travail d'apprenti ? dit-elle en riant.

— Je ne sais pas, Sarah... J'aimais bien sentir la fibre d'érable céder sur le fer. Chaque éclisse est différente, tu sais. Chacune a son caractère, ses résistances et ses faiblesses, comme nous...

— Tu es un incurable romantique. C'est ce qui a séduit mon père, je crois, conclut-elle légèrement.

Gaspard ne fit aucun commentaire. Il savait que Maître Stephen le considérait comme son fils en lutherie, animé par la même passion, le même amour du métier. Mais depuis quelque temps, le père de Sarah était moins présent à l'atelier et malgré son âge, ou à cause de celui-ci, il semblait inexplicablement préoccupé par l'avenir. Sarah se retourna vers les dernières œuvres de Gaspard. Trois violons reposaient dans des écrins translucides qui épousaient parfaitement leurs

formes sensuelles. L'instrument avait sensiblement évolué au fil des recherches de Maître Stephen pour s'épanouir dans des courbes presque organiques qui lui donnaient un aspect plus vivant, moins austère que celui de ses ancêtres. D'instinct, elle posa ses mains sur l'écrin central dans lequel reposait l'instrument le plus abouti que Gaspard avait réalisé à ce jour. L'écrin s'ouvrit de lui-même, comme une fleur dans l'attente de sa fécondation. Elle accueillit délicatement le violon sur son épaule et ferma les yeux, un instant immobile. Continuant à travailler, Gaspard sentit sa nuque se raidir et son cœur accélérer. L'expertise de Sarah le faisait toujours douter de son propre talent. Elle s'était déplacée derrière lui pour choisir un archet et s'éloigna vers le petit auditorium dont la porte se referma derrière elle. Il l'admirait profondément, pour la grâce presque adolescente de son corps et pour cette relation surhumaine qu'elle avait naturellement avec la musique et les instruments. Il doutait parfois que ce sentiment soit réciproque, malgré l'affection évidente qu'elle avait pour lui.

Comme souvent lorsqu'il travaillait, Gaspard avait perdu la notion du temps. Il fut surpris de voir que la soirée était déjà bien avancée lorsque Sarah revint déposer le violon dans son écrin. Il rangea rapidement l'établi et se retourna vers elle :

— Alors, que penses-tu de celui-ci ?

Un sourire radieux illumina le visage et le regard de Sarah :

— C'est une merveille, dit-elle. Je n'ai jamais eu entre les mains un instrument qui m'apporte autant de plaisir, qui donne un tel relief aux sonates de Bach.

Gaspard ne put résister au désir de partager sa fierté.

— Et moi je n'ai jamais façonné de mes mains un instrument qui me donne un tel sentiment de reconnaissance et de confiance dans la maîtrise de mon art.

Sarah le regarda un instant avec une sorte d'indulgence, comme on regarde un enfant qui vous montre ses coloriages :

— N'oublie pas le talent de mon père, dit-elle-, tu as travaillé selon ses directives. Ce violon est d'abord le fruit de ses années de recherches et de toute son expérience. Personne avant lui n'a été capable d'améliorer à ce point une conception qui n'avait guère changé depuis la Renaissance !

Malgré lui, le visage de Gaspard trahit sa contrariété. Sarah vint s'asseoir près de lui.

— Gaspard, reprit-elle doucement, nous savons que tu fais maintenant partie des meilleurs. Mais aujourd'hui, nous devons d'abord penser à

Stephen. Je ne voulais rien dire prématurément, mais il est malade et obsédé par l'angoisse de mourir avant d'avoir pu aller au bout de son œuvre. Ton savoir-faire est irréprochable. Il donne vie aux créations de mon père, mais le temps lui est compté à présent. Il faut lui permettre de tester plus rapidement ses idées.

Gaspard l'écoutait en silence, avec le sentiment douloureux d'avoir été tenu à l'écart de réflexions et peut-être de décisions importantes pour son avenir. La confirmation vint aussitôt :

— Nous allons faire appel à plus de technologie pour la fabrication des prototypes, expliquait Sarah. Un ensemble d'usinage complet, développé sur nos spécifications, sera livré bientôt. Stephen a investi une partie de sa fortune dans cet équipement.

Sarah voulait rassurer Gaspard. Elle avait suivi le projet depuis le début et serait parfaitement apte à superviser cette production numérique. Son travail ne serait donc pas impacté ; il continuerait de façonner à la main les instruments uniques qui faisaient la fierté de l'atelier. Mais au fond de lui-même, Gaspard se sentait brutalement exclu de cette recherche de perfection à laquelle il avait participé avec passion. Il comprit que sa place chez Maître Stephen n'était plus tout à fait celle qu'il croyait

avoir méritée.

Une extension de l'atelier avait été aménagée. Le centre d'usinage fut installé et mis en service sans que Gaspard soit impliqué. Il avait rencontré Maître Stephen à plusieurs reprises et celui-ci s'était comporté comme si Gaspard avait toujours été informé de ce projet, échangeant avec lui sur les possibilités offertes par le nouvel équipement. Les premiers essais laissèrent Gaspard stupéfait et profondément désespéré. « La machine », comme il la nommait en lui-même, était capable de réaliser en quelques jours un instrument qui lui aurait demandé plus d'un mois de travail, avec une qualité comparable à ce qu'il pouvait produire. Sa principale faiblesse était dans sa difficulté à adapter le façonnage en fonction des variations du bois, mais elle apprenait vite.

*

Sarah avait sensiblement réduit le temps qu'elle passait habituellement à rencontrer les clients. Elle communiait intensément avec son père dans la recherche expérimentale d'un instrument idéal. Ils restaient ensemble de longues heures durant, pendant que la machine donnait forme à leurs espoirs, explorant jusqu'à l'épuisement des hypothèses qui révolutionnaient

des siècles de savoir-faire. L'atelier était à présent partagé par un mur invisible, mais presque infranchissable entre tradition et innovation. Gaspard était régulièrement consulté pour donner son avis sur la qualité d'un usinage ou le rendu d'une finition. Mais les pièces qu'il retournait alors entre ses mains s'éloignaient de jour en jour de celles qu'il avait l'habitude de réaliser. Certaines lui semblaient même au-delà de son art tant la finesse et la précision des usinages atteignait les limites du travail manuel. Ce constat le plongeait dans de sombres projections sur l'avenir, dans lesquelles il avait beaucoup de mal à imaginer quelle serait sa valeur personnelle. Au fil des jours et des prototypes, la « machine » devenait une menace de plus en plus précise. Le quotidien de Gaspard s'était modifié peu à peu. Il arrivait plus tard à l'atelier le matin, alors que Stephen et Sarah étaient déjà en train d'étudier le prototype achevé dans la nuit. Le soir, il rangeait son établi en sachant qu'ils resteraient bien après lui pour avancer encore un peu les expérimentations en cours. La relation avec Sarah était devenue plus distante et son dernier contact physique avec elle remontait à cette conversation qui avait provoqué le glissement de son univers dans l'incertitude. Plusieurs fois, il n'avait pas su retenir des remarques acerbes sur

l'incapacité de la « machine » à comprendre vraiment la structure de l'érable sycomore, ou sur les limites d'un système qui parfois façonnait aveuglement une pièce bonne à jeter. Sarah le laissait parler, puis faisait simplement remarquer que les prototypes qu'elle réalisait égalaient maintenant en qualité tout ce que l'atelier avait produit à ce jour.

*

Gaspard avait travaillé tard, alors que Stephen s'était retiré pour tenter de retrouver quelques forces. Sarah vint lui proposer de dîner ensemble. Ils partirent pour un restaurant voisin dans lequel ils avaient autrefois l'habitude de fêter tous les trois leurs succès professionnels. Dans la quiétude de la salle chaleureuse, en partageant leur repas, ils retrouvèrent un instant le simple plaisir d'être ensemble. Mais les échanges tendus qui leur étaient devenus fréquents avaient creusé entre eux un fossé d'incompréhension difficile à combler. Gaspard voulut profiter de ce moment privilégié pour interroger Sarah sur sa vision de l'avenir de l'entreprise ; sur le sens d'une recherche qui faisait massivement appel à des procédés hautement technologiques. Elle lui répondit

assez sèchement :

— Rien n'a changé, Gaspard. Mon père a consacré sa vie à l'amélioration de sa création, pas à la sauvegarde d'une tradition.

Gaspard ne sut que répondre, mais il avait le sentiment qu'une page avait été tournée.

Quelques jours plus tard, Sarah entra dans l'atelier en compagnie d'un homme qu'il reconnut immédiatement. Une douzaine d'années plus tôt, Boris avait connu une célébrité fulgurante. On le considérait alors comme un jeune soliste prodige, promis à un parcours exceptionnel. Beaucoup pensaient aujourd'hui qu'il n'avait pas été à la hauteur de cette promesse, malgré une carrière honorable. Gaspard savait aussi que Boris et Sarah avaient eu une liaison passionnée, mais brève ; Sarah en avait retiré une certaine prudence dans ses relations avec les hommes. On ne pouvait qu'être frappé par le charme de Boris, par une sensibilité presque féminine qui contrastait avec son physique athlétique.

Après un rapide échange sur le travail de Gaspard, Sarah et Boris choisirent deux des plus récents prototypes et se retirèrent dans l'auditorium. Ils n'étaient pas sortis quand Gaspard partit déjeuner, mais il trouva l'atelier désert à son retour. En reprenant son ouvrage, il remarqua qu'un des violons n'avait pas repris sa

place. Peut-être Stephen avait-il décidé de mettre ses dernières innovations à l'épreuve de musiciens virtuoses ?

*

La saison des festivals devait commencer par une série de concerts prestigieux. Celui que donna Boris produisit une déflagration qui se propagea en quelques heures aux confins de l'univers des mélomanes. Gaspard l'apprit de Stephen lui-même, lorsque ce dernier entra hors de lui dans l'atelier à la recherche de Sarah. Jamais Gaspard ne l'avait vu aussi pâle.

— Où est-elle ? lança-t-il d'une voix qui tremblait de fureur.

Gaspard tenta de faire asseoir Maître Stephen pour l'aider à retrouver un peu de calme, mais le vieil homme n'écoutait pas.

— Comment a-t-elle pu me trahir ainsi, gronda-t-il, aucun prototype ne devait sortir d'ici !

Stephen lui rapporta les événements de la veille. Boris avait joué sans son accord avec un violon expérimental ; il avait même prétendu publiquement que ce dernier était le fruit de sa collaboration avec Maître Stephen. Et pire, il avait laissé entendre que ce concert annonçait le lancement prochain d'une première série de cet

instrument. Stephen était effondré. Non seulement aucun brevet n'avait été déposé, mais il était certainement possible de copier numériquement cet instrument entièrement produit industriellement. Surtout si Sarah avait révélé quel était le fabricant du centre d'usinage.

Sarah entra et se précipita vers Stephen. Elle était dans un état d'extrême agitation et fondit en larmes :

— Boris m'avait promis que personne d'autre ne le verrait. J'ai fait ça pour toi, Père. Je voulais te prouver que tu avais atteint ton but. Boris devait composer une sonate qui ne pourrait être jouée sur aucun autre instrument et venir l'exécuter pour toi seulement, dans quelques jours !

Stephen la repoussa brutalement. Il la regardait avec une terrible lueur dans le regard. Son visage semblait taillé dans le marbre et la maladie l'avait soudain rattrapé pour creuser de profondes rides de douleur sur son front. Il sortit sans un mot. Sarah était paniquée. Elle voulut rejoindre Stephen, mais il s'était enfermé chez lui. Elle revint à l'atelier pour supplier Gaspard de le convaincre d'ouvrir sa porte, mais Gaspard semblait absent, perdu dans un mauvais rêve. Il avait l'air de ces survivants de cataclysmes qui ne peuvent s'arracher à la contemplation des ruines

du travail de leur vie.

*

C'est un androïde d'entretien qui alerta la sécurité. Stephen s'était donné la mort en laissant une lettre délirante et confuse. Il parlait de la trahison de sa propre fille avec un escroc qui voulait vendre de mauvais brouillons de violons à prix d'or. Sarah était dans l'atelier, le cœur traversé d'un magnifique ciseau à bois parfaitement affûté. Gaspard avait disparu et la machine clignotait doucement en terminant l'usinage d'un nouveau prototype.

Dell

Dell s'interrogeait, sans réussir à prendre une décision. Qu'est-ce qui le retenait de chercher activement une place de Domestic Friend ?

Siriane l'assurait que son charme et sa culture lui permettraient de trouver facilement une excellente maîtresse dans la bonne société. Embauchée depuis plusieurs mois dans le deuxième district, elle lui répétait que c'était le seul moyen de pouvoir vivre enfin dans le calme, le confort et la beauté. Alors pourquoi tant d'hésitation ? Il se retourna sur sa couchette en essayant d'ignorer la multitude des bruits qui l'agressaient à chaque réveil : des voix, des cris et un grondement continu fait de machines de transport, de pompes à recycler, de ventilateurs et d'extracteurs d'air. Le plafond brillait de crasse au-dessus de sa couchette. On ne pouvait pas se débarrasser de cette pollution grasse qui recouvrait tout le quartier et pénétrait le corps à chaque respiration.

— La seule chose qu'il te faut accepter, c'est de t'oublier toi-même, lui avait dit Siriane en riant. Tu n'auras plus de vie privée et pas d'autres

amis que les siens. Tu seras disponible et d'humeur égale à temps complet, jour et nuit et sans limites ; tu seras un androïde humain, le plus perfectionné de tous !

Que valait donc son temps libre ; où étaient ses amis ? Il se tourna vers la cage où son écureuil asiatique grignotait une noix synthétique.

— Sun-Hi, viens me voir.

Instantanément, le petit animal dressa la tête et vint se serrer contre la légère grille. Dell se leva et caressa d'un doigt le poil doux et propre tandis que la délicate créature se frottait contre sa main. Sun-Hi était le seul être vivant au monde qui dépendait de lui et Dell assumait cette responsabilité avec rigueur. Il le nourrissait avec soin, choisissant des produits de qualité et surveillant son appétit, attentif à sa vivacité et la brillance de son pelage. Peut-être serait-il autorisé à le garder avec lui ?

*

— Tu es bien difficile ! s'exclama Rajani en se retournant vers Vandana. N'est-ce pas le quatrième candidat que tu reçois ?

— Je les trouve trop sûrs d'eux et trop beaux. Je crois que je ne pourrais pas leur faire confiance, répondit-elle en riant. Et puis c'est sans

importance, je ne suis pas obligée de céder à cette mode des Domestic Friends.

— Pourtant, tu sais que je serai rarement avec toi cette année ; j'aimerais mieux te savoir accompagnée.

Vandana ne répondit pas. Elle savait qu'il avait raison, qu'un compagnon domestique bien choisi pourrait l'aider à mener une vie plus sage. Elle traversait une période d'intenses mondanités, de spectacles et de jeux frivoles et sensuels partagés avec un groupe de jeunes gens des familles du Conseil de District. Cette étourdissante activité sociale, entretenue à grand renfort de substances euphorisantes, serait suivie de vagues de mélancolie que les doses quotidiennes de Serestil rendraient simplement supportables.

— Sais-tu qu'Alekseï a trouvé une perle rare ? reprit Rajani. Une délicieuse jeune femme nommée Siriane que j'ai croisée chez lui avant-hier-. Chaleureuse, attentive et discrète à la fois. On est surpris de tant de délicatesse chez des gens de cette condition. Je lui demanderai d'où elle vient.

Vandana ne l'entendait plus ; elle s'était installée dans sa cabine de beauté. La porte translucide se referma silencieusement tandis que la lumière s'estompait dans les tons ocrés qu'elle

aimait particulièrement. Au contact de son corps sur la banquette ergonomique, les tests d'état de la peau et du métabolisme déterminèrent le programme de soin, ainsi que la composition d'une boisson relaxante. Elle but lentement avant de plonger dans une profonde détente. Elle serait au sommet de son charme ce soir pour le vernissage des dernières œuvres de son ami Leandro. L'originalité et la puissance émotionnelle de ses créations ne manqueraient pas d'attirer les personnalités les plus en vue de la saison culturelle.

*

Rajani était parti depuis plusieurs jours lorsque Vandana reçut l'appel d'Alekseï. Elle avait toujours trouvé cet ami de son mari d'une raideur intimidante. Son visage reposé lui apparut joyeux de l'autre côté de la table. Elle se surprit à trouver son grand corps émacié d'une charmante nonchalance.

— Alekseï, s'exclama-t-elle en se penchant vers son image, quel plaisir de te voir ; tu sembles nager dans le bonheur !

Alekseï ne releva pas la pointe d'ironie tant le sourire de Vandana était sincère et amical.

— À vrai dire, je n'ai pas à me plaindre, mon

commerce se porte bien. Les dernières avancées scientifiques relancent l'innovation en cosmétologie interne. Tu en profites déjà si ta cabine de beauté a moins d'un an. Mais je ne t'appelais pas pour t'ennuyer avec mes affaires ; j'ai promis à Rajani de te parler de Siriane. Je me sens tellement bien depuis qu'elle partage ma vie.

Vandana écouta avec attention le tableau qu'Alekseï lui dressait de son nouveau quotidien et des multiples bénéfiques que l'attention permanente de sa Domestic Friend lui apportait. Siriane veillait sans pression sur sa santé. Elle savait toujours comment le sortir de ses angoisses passagères en lui apportant une stabilité émotionnelle qu'il n'avait jamais connue. De plus, elle était toujours prête à lui offrir son corps avec des gestes de tendresse qui le comblaient. Après sa séparation et la dépression qui avait suivi, il s'était enfoncé dans la solitude et n'imaginait pas alors pouvoir partager à nouveau son quotidien. Mais il avait finalement écouté les conseils de son thérapeute et tenté l'expérience d'une Domestic Friend. Aujourd'hui, il se félicitait de cette décision et pensait ne jamais vouloir se remarier. Si jamais Siriane le quittait, il lui chercherait immédiatement une remplaçante.

Le soir même, Vandana recevait quelques amis et tout devait être parfait à leur arrivée. Le végétaliste venait de repartir et Tristan, son mood manager préféré, veillait à la bonne installation des plantes et bouquets avec un sens abouti de la scénographie. Trois musiciens accordaient leurs instruments sur l'estrade luminescente montée au fond du salon. Des jeunes filles vêtues de tuniques légères disposaient des coupes de pilules colorées pour le plaisir de chacun. Le mobilier précieux avait été remplacé par de profondes banquettes basses aux coussins brodés de guirlandes brillantes dans lesquels on s'enfoncerait avec délice. Les premiers invités arrivaient et leurs démonstrations d'admiration et d'affection emplirent Vandana d'un profond sentiment de bien-être.

Une fois de plus, la soirée fut une réussite totale. Au petit matin, la musique hypnotique accompagnait les soupirs des belles jeunes filles aux pupilles élargies. Elles étaient l'objet de toutes les attentions d'hommes et de femmes aux postures indifférenciées.

Vandana, resplendissante, dansait seule sur la musique qui montait en elle comme une brume. Elle dansa longtemps, puis s'effondra sur les coussins brodés et perdit conscience.

Elle se réveilla dans sa chambre et resta couchée, essayant de se souvenir de sa soirée, de son plaisir et de celui de ses amis. Mais c'était comme un rêve qui s'échappe quand on tente de le revivre au matin. Elle se sentit vide et déprimée sans savoir pourquoi. Elle ouvrit la jolie boîte de nacre dans laquelle elle gardait du Serestil à portée de main. Peut-être devrait-elle rappeler Alekseï ?

Alekseï avait interrogé Siriane. Oui, Dell pourrait se proposer pour cette place à condition, avait-elle ajouté, qu'il ait pris la décision de le faire. Cette condition avait laissé Alekseï perplexe. Il ne comprenait pas vraiment comment un jeune homme vivant dans la pauvreté des districts de quatrième zone pourrait refuser une telle opportunité.

— Est-il très lié à ses proches ?

— Non, je ne lui connais aucune attache familiale ou affective.

— Peut-être qu'il ne se sent pas capable ?

— Pourtant, répondit Siriane, il a reçu l'agrément en même temps que moi, après le même processus de sélection et de formation. Et ses qualités se sont souvent révélées pendant notre apprentissage. Mais il est modeste ; le manque d'expérience l'intimide peut-être.

*

Dell avait passé la matinée au Domestic Friend Center où il avait été préparé pour l'entretien. Meticuleusement nettoyé, coiffé et manucuré, revêtu du costume neutre, mais parfaitement coupé des non affectés, il avait révisé les différentes phases et questions de l'entrevue type et avalé les stimulo-relaxants qui l'aideraient à être spontané et détendu. Assis à l'arrière du cabélec qui l'emmenait vers le centre de la première zone, il regardait défiler un paysage qu'il n'avait jamais vu qu'en images : des jardins luxuriants parfaitement entretenus, des fontaines et des bassins aux eaux cristallines, des villas somptueuses au fond de parcs sans clôtures. Au-dessus de tout cela brillait un ciel limpide où ne subsistait plus la moindre trace de pollution. Après avoir remonté longtemps une allée bordée de massifs soigneusement taillés, le cabélec stoppa devant un perron monumental où l'accueillit une jeune femme au sourire sans expression :

— Vandana vous attend, suivez-moi, dit-elle posément. L'absence de toute forme de salutation amicale mit Dell mal à l'aise. Mais Vandana, elle, fut charmante et sincère. Elle lui expliqua sans détour pourquoi elle pensait avoir besoin d'un

compagnon domestique et ce qu'elle attendait de lui. Pour les relations sexuelles, elle ne savait pas ; ce serait selon la durée des absences de Rajani. Dell répondit avec pudeur et franchise aux questions sur ses origines, son parcours et ses expériences passées. Ils se quittèrent en confiance, sur la promesse d'une décision rapide. Au moment de laisser sa jeune domestique le raccompagner, Vandana lui prit la main et une émotion inattendue le parcourut. Dans le cabélec qui le ramenait dans son district il se demanda comment il avait pu hésiter autant, mais aussi pourquoi il n'avait pas osé parler de Sun-Hi.

*

Depuis qu'elle avait reçu Dell, Vandana se sentait dans un état de confusion qu'elle avait du mal à analyser. L'idée que ce jeune homme intelligent et un peu réservé, séduisant et modeste à la fois pourrait lui être entièrement dévoué lui plaisait. Rajani était parfait, mais elle ne savait pas si elle comptait vraiment pour lui. Elle était l'épouse décorative et l'amante expérimentée qu'il avait choisie. Mais avait-il vraiment besoin d'elle ? Dell serait toujours présent pour elle, exclusivement pour elle, mais que serait-elle pour lui ? Vandana s'endormit en pensant qu'elle

se compliquait bien inutilement l'existence.

*

Dell regardait la cellule exigüe et vétuste où il avait vécu ces derniers mois. Plus rien ne subsistait de son passage. Il partait sans rien emporter, ayant tout jeté dans le composteur multi matériaux du sous-sol. La suite qui lui était attribuée chez Vandana serait entièrement équipée, son dressing rempli de vêtements à sa taille et au goût de sa maîtresse, son armoire de toilette garnie des produits dont elle aimait le parfum. Tout cela serait parfait et pourrait durer aussi longtemps qu'il saurait tenir sa place et saisir l'évolution des besoins et désirs de Vandana.

Il restait une chose à faire avant de quitter les lieux. Quelques instants plus tard, il serra entre ses mains le cou délicat de Sun-Hi dont les pattes griffèrent le vide frénétiquement. Le petit œil paniqué devint vitreux sans cesser de chercher le regard de Dell, tandis qu'il veillait à ce que ses larmes ne tombent pas sur sa chemise impeccable.

Ayant jeté le petit corps sans vie dans le composteur, Dell se sentit prêt à devenir un Domestic Friend accompli.

Graham

Graham était dans son salon. Il polissait avec un carré de fibres douces le tableau de bord de sa Tesla Roadster.

C'était une voiture de collection exceptionnelle, en parfait état de marche. Son roadster était, à sa connaissance, l'unique survivant de la série spéciale « Signature 250 » destinée à l'Europe. Une puissance de trois cents chevaux et une vitesse de pointe de deux cents kilomètres-heure n'en faisaient pas la voiture la plus performante de son époque, mais elle ferait figure de bolide dans le trafic actuel. Hélas, il ne se rappelait même plus depuis quand la circulation des véhicules avec chauffeur était totalement interdite, même pour les défilés de voitures anciennes. Il se souvenait simplement du plaisir de ses dernières sorties, il y avait au moins une vingtaine d'années, lorsqu'on pouvait encore s'amuser à slalomer dans le trafic monotone des cabélecs et autres transporteurs autonomes.

Il avait eu de la chance de trouver une résidence au salon assez généreux pour pouvoir y rentrer la Tesla sans qu'elle occupe tout l'espace. Sa maison précédente avait un garage, à l'image de celles de son époque.

Malheureusement, elle devait être détruite comme toutes les habitations des zones un et deux qui n'étaient pas conformes aux nouveaux standards techniques et d'harmonisation stylistique. Il n'avait vraiment pas pu se résoudre à retourner en zone trois pour retrouver cette commodité.

Graham était d'humeur morose. Retiré des affaires depuis quelques mois, il s'ennuyait. Son commerce d'antiquités l'avait longtemps passionné, mais les normes de sécurité avaient progressivement rendu illégale la revente de ce qu'il aimait le plus, les machines anciennes. Avec la cession de son affaire, il avait pu acheter cette vaste et luxueuse demeure, dans le meilleur district de zone deux de la métropole. Depuis son emménagement, il avait passé ses journées à trier et classer l'énorme documentation accumulée au cours de trente-cinq ans de négoce.

Il rangea le carré polisseur dans la boîte à gants et sortit de la Tesla pour se servir un whisky islandais. Heureusement, on pouvait encore jouir de quelques plaisirs authentiques. Le deuxième verre en main, il retourna dans la voiture et mit le contact. Les voyants de contrôle s'allumèrent instantanément ; ils ne révélaient aucune défaillance technique. Les batteries avaient perdu un peu de capacité, mais il veillait à leur état et la

voiture pourrait certainement rouler plus de deux cents miles sans recharge.

Graham vida son verre. La vie lui semblait de plus en plus ennuyeuse, tant chacun devenait prisonnier d'un carcan de règlements liberticides. Les progrès dans la connaissance de la sécurité ou de la santé ne faisaient que renforcer les contrôles et les interdictions. Tout comportement à risque, si infime qu'il soit, était à présent considéré comme déviant et répréhensible. Même ce deuxième verre de whisky serait comptabilisé lors de sa connexion quotidienne au Health Mate de sa salle de bain. À défaut de cet examen, la prise en charge des soins de santé n'était plus garantie. Mais quel intérêt y aurait-il à rester en bonne santé quand plus rien d'un peu excitant ne serait permis ! Graham sortit de la Tesla, posa le verre et prit la bouteille qu'il glissa dans la boîte à gant. Soudain, il se sentit étonnamment calme et joyeux. Il pensa avec amusement qu'il se décidait enfin à rejoindre, avec sa Tesla, le monde des vétérans qui ont encore de l'énergie à dépenser.

La large baie vitrée se releva et il s'installa tranquillement au volant pour sortir du salon. La circulation était assez dense en cette fin d'après-midi- et il commença par rester sagement dans le sillage d'un délivrélec. Le système de

surveillance du trafic était devenu très rudimentaire depuis l'interdiction des véhicules avec chauffeur. Il servait essentiellement à détecter les problèmes d'infrastructures. Graham ne serait peut-être pas repéré trop vite. Il avait un plan en tête, sans avoir eu besoin d'y réfléchir. Il roulerait au rythme de la circulation jusqu'à traverser le district de zone trois, qui par chance était de taille réduite de son côté de la ville. Ensuite, il retrouverait la route qui monte dans les contreforts du massif montagneux vers le Natural Park Center. Là, il pourrait vérifier les reprises et la tenue de route de son Roadster, pour autant que sa capacité à en tirer parti soit intacte.

Le trafic était ralenti à l'approche de Gate 3.26, là où les scanners d'identité vérifiaient les autorisations de passage d'une zone à l'autre. Bien sûr, on passait plus vite de zone deux en zone trois que l'inverse, mais la vitesse était limitée à dix miles le long du couloir de sécurité. En entrant dans la zone trois, il encaissa le choc du changement de paysage. Il y avait plusieurs années qu'il n'était pas revenu et il n'avait pas gardé le souvenir d'un écart aussi flagrant dans la qualité des constructions. Peut-être s'était-il habitué à son nouveau quartier au point de considérer qu'il présentait en lui-même une importante diversité de richesse ? Sa propre

maison, qui lui semblait fort modeste lorsqu'il remontait Paradise Crescent, était un palace de luxe en comparaison des cubes vétustes entourés de quelques bandes de pelouse jaune qui longeaient la route. Heureusement, il n'y avait pas de zone quatre à traverser de ce côté de la ville. Il était maintenant au cœur du district. Les cubes individuels avaient disparu et des blocs d'une vingtaine d'étages les avaient remplacés. Au niveau du sol, il restait quelques commerces de quartier, essentiellement d'appareils et de vêtements d'occasion, ainsi qu'un bon nombre de cantines. En zone trois, peu de logements avaient une cuisine permettant de préparer un repas. De toute façon, les produits frais étaient introuvables, ou trop chers pour les habitants. Par endroits, les lumières criardes d'un Sim Center indiquaient la présence d'un espace de jeu ; on voyait des personnes de tous âges entrer ou repartir vers la station de transport. L'ensemble des constructions était assez propre et entretenu, mais la végétation avait totalement disparu. Le trafic était fluide ; surtout des navélecs d'une vingtaine de passagers et des tramélecs qui remontaient l'avenue à vive allure sur leur voie sécurisée.

Graham n'avait pas envie d'être là. Cet intermonde était celui où vivait la grande majorité de ses concitoyens, quelque part entre la

laideur et la pauvreté des quartiers de zone quatre et le bien-être affiché des résidences de zone deux. Lui, Graham, venait de cette troisième zone dont il avait connu le quotidien laborieux, mais pas misérable. Il avait connu l'espoir d'un avenir rendu meilleur par la prospérité collective qui s'y édifiait. Ce qui était incompréhensible, c'était cette faille qui s'était ouverte entre ceux qui avaient réussi et les autres, venus d'un même peuple et des mêmes familles. Qu'est-ce qui avait creusé cette crevasse infranchissable pour les moins performants, au sein d'une communauté qu'il avait connue soudée par la même foi dans l'avenir ?

Graham sortit la bouteille de la boîte à gants et but une longue rasade au goulot. Puis il commença à accélérer. La circulation était moins dense à mesure qu'il approchait des limites du district et il décrocha de son couloir pour dépasser un délivrélec. Ce simple appel du pied à la puissance du Roadster le sortit de ses pensées moroses ; il retrouva en un instant le plaisir transgressif du gymkhana urbain. La Tesla répondait magnifiquement à ses sollicitations. Elle lui offrait le bonheur de retrouver ses réflexes de conducteur sportif et la perception intuitive des limites d'adhérence de son châssis conçu pour négocier des virages serrés.

Quelques minutes plus tard, il apercevait l'entrée de Gate 0.26 qui donnait accès à la route du Natural Park. En sortant du couloir de sécurité, il sut qu'il était repéré. Un drone des services de surveillance le survolait en hurlant des sommations :

— Appel au véhicule avec chauffeur non identifié. Immobilisation immédiate en bande d'urgence.

Il accéléra.

— Dernière sommation, immobilisation immédiate en bande d'urgence.

Poussant le Roadster de toute sa puissance sur la route déserte qui s'ouvrait devant lui, il se demanda ce qu'il y avait après la dernière sommation.

Le drone avait disparu de son ciel et la route déroulait ses larges courbes dans le paysage un peu hostile de la réserve naturelle. C'était un espace livré à lui-même, au nom du respect de la nature. La végétation était sèche et anarchique, les arbres maigres et les ronces envahissantes. Graham se demanda quel plaisir on pouvait bien éprouver à se promener dans un endroit si désolé. Mais le revêtement de la route était en excellent état et son tracé enchaînait les virages avec la souplesse d'une danseuse orientale. La Tesla répondait avec enthousiasme à ses sollicitations.

Il croisa un navélec qui redescendait lentement du Natural Park Center et Graham éclata de rire en jetant un regard dans le rétroviseur ; le transporteur avait stoppé net en position de sécurité, tous feux clignotants. La route montait plus fort maintenant. Les virages plus serrés l'obligeaient à une totale concentration sur la conduite. Les pneus commencèrent à manifester leur échauffement par un miaulement excitant et les glissements légers de la voiture vers l'extérieur des courbes lui donnaient un sentiment de maîtrise exaltant. C'est à la sortie d'un virage parfaitement négocié qu'il entrevit brièvement le multicoptère d'intervention qui survolait la route à une centaine de mètres d'altitude. Graham hésita. En aucun cas, il ne pourrait échapper à une lourde sanction et à la confiscation de son Roadster, mais il pouvait vivre quelques minutes supplémentaires de liberté et se rendre ensuite aux autorités pour retourner au classement nostalgique de ses documents. Il pouvait aussi en finir définitivement avec l'ennui dans un paroxysme de sensations. Il suffisait de viser sur la paroi rocheuse le point de choc qui ne lui laisserait aucune chance de survie et d'accélérer à fond.

Le multicoptère était de nouveau visible et semblait avoir perdu de l'altitude. La pente était

moins forte maintenant. Les larges courbes s'étiraient en permettant d'accélérer le rythme. Un coup d'œil rapide au tableau de bord lui indiqua qu'il avait consommé moins de la moitié de sa charge de batteries. Il fut traversé par l'idée absurde qu'il avait encore largement de quoi rentrer chez lui.

« Chez lui ». Graham se demanda ce que ça signifiait vraiment. À cet instant, c'était devenu un concept flou, difficile à rattacher à la confortable propriété où il s'était installé. Chez lui, c'était peut-être un espace perdu dans le temps, quand il passait la moitié de la nuit dans un atelier sombre et sale à remettre en état une mécanique à bout de souffle. Chez lui, c'était aussi ce café égaré entre les ateliers, où la rousse Wenda servait des chopes de bière alcoolisée au-delà- des normes à une clientèle d'habitues qui se tapaient sur l'épaule en riant fort. Est-ce que le monde avait changé à ce point, ou était-ce lui qui avait vieilli sans en avoir conscience ? Il parlait peu à ses voisins qui n'avaient rien d'autre à lui raconter que leur dernière visite au Simulation Park du district ou l'équipement d'une Fun Room de dernier cri dans leur sous-sol. Il ne sortait plus beaucoup de sa maison, ne sachant où il pourrait trouver un peu de vraie bonne humeur partagée. Et il trouvait dans sa vieille documentation une

échappatoire commode, mais bien superficielle à sa mélancolie. C'était vraiment ça, un chez-soi ?

Graham avait ralenti le rythme de pilotage, perdu dans sa rêverie nostalgique. Le choc du missile d'interception magnétique fut violent et Graham perdit conscience quelques instants. Lorsqu'il reprit connaissance, le visage viril d'un homme à peine plus jeune que lui était penché vers le sien. Il n'exprimait rien d'autre qu'une attention inquiète :

— Capitaine Hill, brigade territoriale. Comment vous sentez-vous ? demanda l'homme. Graham tourna la tête d'un côté et de l'autre pendant que la douleur de sa nuque se dissipait.

— Je me sens vieux et triste, répondit-il.

L'homme en uniforme posa doucement sa main sur le bras de Graham :

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en esquissant à peine un sourire, ça m'arrive aussi.

Leandro

Pour la deuxième fois, Leandro entra dans le dressing. Il se déshabilla en jetant à terre le pantalon anthracite et la tunique grège qu'il venait juste d'enfiler.

Parcourant d'un regard indécis la collection de vêtements qui s'offrait à lui, il sentit grandir son malaise. Le cabélec attendait devant la maison depuis plus d'un quart d'heure, mais peu importait que ce temps lui soit facturé ; ce qui était insupportable, c'était ce sentiment humiliant de manque d'élégance naturelle et spontanée. Il essaya de se rassurer. Un peu de stress était bien normal quand on est invité par la femme du Maître de District à la garden-party du Conseil. En fait, l'explication ne tenait pas vraiment. Depuis quelque temps déjà, sans comprendre comment cette sourde inquiétude l'avait gagné, il doutait de plus en plus souvent de lui-même. Il sortit du dressing en sous-vêtements et s'étendit à plat dos sur le lit, les mains croisées sous la nuque et les yeux fermés. De toute façon, les allées et venues d'invités ne cesseraient pas avant le matin ; il avait tout son temps.

Humiliation et fierté étaient deux émotions qu'il avait souvent ressenties ces dernières

années. Cependant, il avait fini par se croire à l'abri de la première, à force de notoriété et de reconnaissance publiques. Il se souvenait pourtant avec précision de ses angoisses, lors de sa première exposition, dix ans plus tôt, quand il avait fallu toute l'aisance sociale de Vandana pour l'imposer à ce monde très fermé des familles les plus influentes. Elle n'avait eu aucun courage ni mérite à le faire ; c'était simplement une fantaisie que chacun s'accordait à trouver charmante. Impressionnée par un bas-relief qu'il avait réalisé dans un restaurant, elle avait souhaité rencontrer son auteur et décidé de le faire connaître à ses relations. Ce premier vernissage avait été une véritable épreuve. Paralysé par la peur, il avait trouvé par hasard l'attitude qui convenait le mieux, celle de l'artiste que son univers intérieur met à l'écart des conventions. Il était resté distant ce soir-là, parlant très peu et répondant aux compliments d'un sourire modeste. De toute façon, les invités de Vandana ne s'intéressaient pas à lui. À cette époque, il survivait de ses rares ventes sur les grands marchés d'art numériques, complétant les maigres revenus de sa création par quelques commandes dont il ne discutait jamais la pertinence artistique. À vrai dire, cette vie lui convenait assez bien ; il avait un cercle

hétéroclite de relations amicales qui était d'un soutien sans faille dans les périodes de pénurie. Après cette première exposition, sa situation avait évolué de façon stupéfiante. En l'espace de quelques mois, il était devenu l'artiste à la mode, celui dont on parle dans les soirées et les clubs virtuels et avec lequel il est de bon ton de paraître intime. C'est à cette période qu'il commença à expérimenter les multiples variations de la fierté et de l'humiliation, comme il explorait dans ses œuvres la palette d'émotions que génère l'usage subtil des formes et des couleurs.

Vandana était extrêmement séduisante, totalement dévouée à elle-même et généralement imprévisible. Ce cocktail inquiétant aurait dû tenir Leandro à distance, mais elle lui fit des avances ; il ne sût résister à son charme et à la perspective d'être l'amant de l'une des femmes les plus en vogue du district. Elle l'installa dans une suite-atelier lumineuse et confortable, noyée dans un jardin luxuriant à peu de distance de chez elle. Abandonnant le petit local sale et vétuste qu'il louait pour rien au voisinage du quatrième district, il rapatria l'ensemble de ses œuvres et quelques rares effets personnels dans ce paradis d'artiste et se remit au travail avec ardeur. Sa notoriété et sa prospérité connurent un développement rapide qui lui permit d'acquérir

ce nouvel atelier, avec l'aide d'un prêt de Vandana. Cette dernière venait régulièrement le retrouver pour un dîner en tête-à-tête suivi d'une nuit que la liberté et la fantaisie de sa maîtresse rendaient merveilleusement épuisante.

Leandro vivait un rêve de bonheur dont l'unique contrepartie était la vie sociale que Vandana lui imposait comme nécessaire à son succès :

— Ne te méprends pas, tous ces snobs ne connaissent rien à l'art. Ils achètent tes œuvres en pensant que c'est une bonne affaire et parce qu'ils peuvent s'afficher en compagnie de l'artiste de l'année ! Si tu disparaissais du paysage, ta carrière est terminée.

Ces mondanités lui étaient d'autant plus pénibles que Vandana s'y montrait volontiers caustique avec lui, se moquant publiquement de son manque de manières et de culture.

Toujours étendu sur son lit, Leandro replongea dans ses souvenirs. Il s'était levé tôt ce jour-là et il travaillait déjà depuis plusieurs heures lorsque Vandana était entrée dans l'atelier en compagnie d'un androïde de dernière génération.

— Je suis très honoré de faire la connaissance d'un artiste aussi réputé, déclara le robot en s'inclinant légèrement devant Leandro.

La stature athlétique du corps et la légère raideur des mouvements imposaient une image de puissance qui contrastait avec la beauté du visage délicatement dessiné. La peau était d'un joli bleu pastel conformément à la réglementation sur l'identification des androïdes.

— Je te présente Everest, mon nouveau majordome, dit Vandana. Il peut me faire la conversation quand tu n'as plus rien à me dire ajouta-t-elle en riant.

Everest sourit et se retira au fond de l'atelier où il resta debout devant une œuvre de grand format à laquelle travaillait Leandro.

— Everest t'observera quelque temps, annonça Vandana. Ensuite, il m'apprendra à me servir de ton matériel. Ce sera un passe-temps amusant pour moi pendant tes voyages ; je sais bien que tu ne voudrais pas m'apprendre toi-même.

Leandro garda pour lui le désagrément que cette déclaration lui causait. Il s'absentait assez souvent pour ses expositions et il devait bien cette faveur à Vandana. Il aurait simplement préféré qu'elle lui demande son avis.

Les jours suivants, l'androïde fut discrètement présent à ses côtés et Leandro, absorbé par son travail, n'en fut pas gêné. Everest posait parfois une question pertinente sur la

raison d'un mélange de matières ou de sa façon d'entretenir le matériel. Il ne fut jamais question d'art ou d'esthétique et ces échanges limités aux questions techniques ne le dérangent pas. Leandro ne voyait jamais Vandana travailler, mais il retrouvait parfois ses tentatives lors de ses retours à l'atelier. Il admit qu'elles n'étaient pas dépourvues d'intérêt bien que leur nombre limité ne permette pas d'envisager le développement d'un talent. Les réserves de matières étaient donc peu sollicitées et l'atelier restait en ordre ; c'était pour lui l'essentiel. Les nuits avec Vandana se faisaient plus rares, ainsi que le nombre de soirées auxquelles il devait la suivre ; il pouvait se consacrer à son travail selon son propre rythme de vie.

Un événement inattendu devait bousculer cet équilibre précaire. Leandro découvrit sur son interface bancaire un virement d'un montant extravagant. Sa côte personnelle avait atteint un niveau respectable et ses œuvres se vendaient à un prix qui l'avait mis à l'abri du besoin. Mais c'est une véritable fortune qui venait d'être créditée à son compte, au débit de celui d'un négociant d'art que Vandana lui avait conseillé. Convaincu d'une erreur, il demanda une vérification. Il s'agissait du règlement de six pièces qui venaient d'être livrées à la galerie.

Intrigué, il en réclama les représentations et l'ouverture du premier fac-similé tridimensionnel sur son bureau le laissa abasourdi. Il s'agissait des six œuvres pornographiques qu'il appelait son Enfer ; elles mettaient en scène ses fantasmes les plus intimes. Cette collection était un jardin secret aux plantes vénéneuses qu'il n'avait jamais montré à qui que soit.

Submergé de honte et d'indignation, Leandro se précipita chez Vandana. Lorsqu'il entra dans son salon, elle était étendue sur un sofa ; elle l'apostropha avant qu'il ne trouve ses mots :

— Je t'en prie, Leandro ne te ridiculise pas. Je viens peut-être de t'offrir la plus belle vente de ta carrière, qui ne sera pas si longue que tu penses. Alors, évite-nous une scène aussi pénible qu'inutile et viens prendre le thé.

Leandro resta sans voix et tremblait de colère.

— Je dois ajouter que j'ai fait ce qu'il fallait pour faire monter les enchères. Everest a scanné d'un regard l'ensemble de ces pièces remarquables et elles ont fait la Une de mon réseau personnel pendant une semaine. Tu es de nouveau l'artiste vedette de la bonne société pour au moins une saison ! termina-t-elle dans un éclat

de rire.

Il s'approcha l'air menaçant :

— Cette fois Vandana, je ne peux pas accepter ton manque de respect et ton arrogance...

Elle ne le laissa pas terminer :

— Leandro, tu te trompes et d'ailleurs tu ne m'as jamais comprise. Ce que tu prends pour du mépris, c'est ma façon de te respecter.

Elle était devenue grave.

— Je te mentirais si je te laissais croire à ton génie. Tu as eu beaucoup de chance que je m'intéresse à toi. Si je n'avais pas choisi de faire de toi un artiste célèbre, tu traînerais encore parmi les assistés du troisième district. Ne l'oublie pas et pense à me montrer ta gratitude de temps en temps.

Leandro était toujours debout, immobile. Sa colère semblait répandue sur le sol, absorbée par l'épaisseur du luxueux tapis. Il se sentait vide de toute autre émotion que ce lointain et familier sentiment d'humiliation. Il sortit sans un mot.

Ils ne firent plus allusion à cet événement et Vandana reprit ses visites occasionnelles à l'atelier. Leandro entreprit une série de voyages qui apportèrent à sa connaissance des arts les fondamentaux qui lui faisaient défaut. Les échanges avec Vandana en étaient enrichis et leur

relation évoluait lentement vers une plus grande proximité culturelle. Seules les grandes foires artistiques lui étaient insupportables ; il avait abrégé son séjour aux Émirats. En arrivant chez lui, il trouva un cabélec en stationnement devant l'atelier. C'était l'habitude de Vandana de les garder à disposition. Dans un élan d'affection et de curiosité, il eut envie de la regarder travailler. Il fit discrètement le tour du jardin pour aller se placer derrière un vitrage latéral étroit d'où il pourrait l'observer. Mais ce qui s'offrit à son regard le pétrifia. Vandana chevauchait avec frénésie le grand corps bleu de son androïde qui l'accompagnait à coups de reins puissants et rigoureusement cadencés. Il ne pouvait l'entendre, mais visiblement elle criait de plaisir sans retenue. C'était Vandana, mais pas celle qu'il connaissait et il était incapable de s'arracher au spectacle de ce corps qui se cabrait furieusement. Soudain, elle tourna la tête ; pendant un bref instant, leurs regards se rencontrèrent. Alors il s'éloigna lentement de la fenêtre et se retira dans le petit salon d'extérieur, niché dans une profusion de buissons fleuris. Il resta assis là, le regard perdu dans les images qui continuaient à le fasciner.

Le soir même, ils dînèrent ensemble et Vandana lui dit en riant :

— Tu sais bien que je choisis toujours ce qu'il y a de meilleur. Everest manque terriblement de sensibilité artistique, mais pour le sexe tu ne pourras jamais rivaliser !

Le temps avait passé. À cet instant, Leandro était toujours étendu sur son lit ; son malaise totalement dissipé. Il commençait à se faire tard et Vandana était certainement arrivée à la garden -party. Il serait content de revoir Rajani, son mari, avec qui il avait noué d'amicales relations. Il se leva, retourna dans le dressing, remit le pantalon et la tunique et quitta la pièce sans un regard dans le grand miroir.

La vie lui parut généreuse ; il se dit que la honte et l'orgueil n'étaient que les symptômes d'une même fragilité dont il guérissait lentement.

Ousmane

Il attendait depuis un peu plus d'une heure, assis sur la banquette. Il avait bien vu le discret symbole lumineux qui indiquait la porte des toilettes, au milieu du couloir, mais on ne pouvait pas prendre le risque de s'absenter, ne serait-ce qu'une minute.

C'était la sixième fois qu'Ousmane venait s'asseoir dans le Probation Corridor de son district. Deux fois par an depuis son entrée dans l'État de l'Union, il devait attendre sans vraiment savoir pourquoi. Comme chaque fois, il était seul sur la banquette et cela l'avait toujours intrigué. Il avait parlé avec d'autres migrants soumis aux mêmes contrôles ; chacun lui avait rapporté la même expérience. On attendait seul environ une heure, dans ce couloir blanc inondé de lumière froide. Puis on pouvait entrer dans le box de confession. Ousmane se demandait comment les centaines de migrants de son district pouvaient connaître cette même situation sans jamais se rencontrer devant une porte ou dans une file d'attente. Mais la réponse allait de soi : c'est que tout avait été organisé pour que ça n'arrive pas. Mais comment ? Ousmane ne pouvait l'imaginer.

Le besoin d'uriner commençait à devenir

pénible et sa résignation à se changer en irritation lorsque la porte du box s'ouvrit. Dans la pénombre, une voix sans timbre l'invita à y prendre place :

— Bienvenue, Ousmane, nous espérons que votre attente n'a pas été trop longue.

— Absolument pas, je vous remercie, répondit Ousmane avec un franc sourire.

La voix émanait d'un Andro-Analyste de conception rustique ; il ressemblait aux androïdes qui livraient les repas et les colis dans le quartier d'Ousmane. Le visage figé n'avait qu'un nombre d'expressions limité et le regard était fixe sous un semblant de paupières qui ne clignaient jamais.

— Ousmane, reprit la voix, nous devons évaluer ensemble votre comportement du dernier semestre. Ce sera un peu plus long que lors de notre précédent entretien, compte tenu du nombre d'infractions à la règle que nous devons examiner.

Ousmane sentit son pouls accélérer : il ne s'était pas attendu à cette introduction.

— Soyez sans inquiétude, reprit l'AA, aucune procédure d'éviction n'est envisagée à ce stade. Nous sommes convaincus qu'une pénitence adaptée et votre sincère contrition vous permettront de réintégrer pleinement notre

communauté.

Ousmane respira profondément pour se détendre.

— Point numéro un, continua l'androïde, le 2 janvier, vous êtes monté dans l'ascenseur B3 du siège de l'entreprise Organs Farm Inc. où vous êtes employé comme cultivateur d'organes. Pendant votre ascension vers le quarante-sixième étage, vous vous êtes approché de Salimah Adil Radha qui travaille dans le même département que vous. Les enregistrements de sécurité montrent votre main se poser sur son bras et vous lui avez déclaré : « Je vous souhaite d'être toujours aussi belle cette année ». Il est nécessaire de vous rappeler que toute attitude équivoque avec une personne de sexe opposé dans un espace public est particulièrement répréhensible et fragilise votre position. Je vous écoute sur ce premier point.

Ousmane prit quelques instants de réflexion.

— J'ai bien conscience de ma faute, dit-il en baissant les yeux vers le torse métallique de l'Agent, ce comportement était totalement inadéquat et ne peut pas être toléré. Peut-être accepterez-vous de prendre en compte les circonstances exceptionnelles de la situation ; nous venions de fêter ensemble la nouvelle année, avec tous nos collègues du

département. Vous avez certainement remarqué sur l'enregistrement que Salimah Adil Radha a ouvert le haut de son chemisier assez largement, alors que nous étions seuls dans l'ascenseur de service. Ma remarque était certainement déplacée, mais je vous prie de l'évaluer dans ce contexte.

L'androïde eût un bref mouvement de tête qui pouvait passer pour un acquiescement et enchaîna :

— Point numéro deux : le 18 janvier, vous avez adressé à monsieur Koffi Mawuko, migrant répertorié sous l'identifiant SA5680, un long message en langue swahili. Il est nécessaire de vous rappeler que vous vous êtes engagé à l'usage exclusif de l'eurolangue pour toutes vos communications directes ou numériques et que le manquement répété à cette obligation est une cause d'éviction sans audience préliminaire. Je vous écoute sur ce deuxième point.

Ousmane pensa à l'entretien précédent ; vingt heures de soutien intégratif lui avaient été imposées pour une dizaine de fautes de gravité comparable. Il soupira en espérant que la liste ne serait pas plus longue cette fois-ci. Son travail de généticien exigeait une actualisation permanente de ses connaissances scientifiques ; cette session de soutien avait perturbé son

activité pendant deux semaines. Il ne pouvait pas se permettre de retomber deux fois par an dans cette situation et se maudit de ne pas avoir été plus prudent.

L'entretien dura un peu moins d'une demi-heure-. Finalement, le bilan n'était pas si dramatique. Sa faute la plus grave était d'avoir quitté son district pour une longue escapade au Natural Park au lieu de participer aux festivités de la Journée de l'Union, le premier juillet.

Ce point renvoyait à l'obligation quatrième du second chapitre du Code d'Intégration qui spécifiait : « Tu honoreras l'Union en toute occasion avec la ferveur et la reconnaissance que son hospitalité impose ». Les années précédentes, il avait accompagné sans plaisir ses collègues migrants à la kermesse géante où chacun avait profité de la gratuité des attractions, spectacles et services de restauration ouverts à tous. La journée se terminait invariablement dans un état à mi-chemin entre hébétude et béatitude auquel il avait préféré la solitude du Park, sans penser que ses trajets en navélec seraient inévitablement enregistrés.

Avec le recul de trois ans de vie quotidienne au sein de l'Union, il comprenait que, paradoxalement, la difficulté principale résidait dans l'adaptation et le mimétisme. La première

année, l'attention restait tendue vers l'objectif des quatre « sans faute » successifs indispensables à l'approbation définitive. Mais à mesure que les entretiens renvoyaient dans le lointain cet horizon inatteignable, l'attention initiale se relâchait et le comportement se calquait naturellement sur celui des citoyens de plein droit. Mais ces derniers n'étaient pas soumis aux mêmes exigences ni aux mêmes contrôles. La précarité de sa situation lui apparut dans toute sa violence ; c'est presque avec gratitude qu'il accueillit la sanction corrective de quarante heures de soutien intégratif à effectuer dans les quinze jours.

Il rejoignit Organs Farm Inc. par le premier cabélec disponible. De retour au laboratoire, il se replongea dans l'étude d'une grave déviance cellulaire ; elle retardait la production d'un pancréas destiné à un membre important du Conseil de District. À peine avait-il retrouvé le fil de son analyse qu'une alerte s'afficha sur son écran : « Votre Migrant Chief Manager vous attend pour un entretien immédiat ». Un peu irrité par cette interruption, il prit le temps de terminer la séquence en cours avant d'emprunter la coursive rapide qui le déposa devant le bureau de son supérieur. La porte était ouverte et il entra sans attendre. Le Chief Manager était assis

derrière la dalle translucide de son bureau, vide de tout objet comme l'ensemble de la pièce.

— Ousmane, dit le manager, nous sommes informés des conclusions de votre passage en entretien probatoire. L'obligation d'ajouter quarante heures de soutien intégratif à votre activité quotidienne nous pose problème. Nous vous avons convoqué pour entendre par votre voix comment vous allez vous organiser. Cette sanction dont vous êtes entièrement responsable ne doit pas pénaliser l'activité dont vous êtes redevable à Organs Farm Inc.

Ousmane se voûta un peu, comme si l'inévitable réponse pesait déjà sur ses épaules.

— Avec le respect que je vous dois, dit-il, vous ne pouvez ignorer que le programme personnalisé de soutien est disponible en libre accès sur les bornes de suivi intégratif du district. Je n'aurai donc aucune difficulté à effectuer cette juste sentence en dehors de mes heures habituelles de travail.

Le manager se leva avec raideur pour signifier la fin de l'entretien.

— Votre réponse est enregistrée sous référence AR25612 dans votre dossier, conclut-il. Elle pourra bien entendu vous être opposée en cas de litige.

Ousmane quitta la pièce où son supérieur

hiérarchique avait repris place derrière la table de verre. Tous les migrants étaient managés par des androïdes, jusqu'à leur approbation définitive. La plupart le restaient toute leur vie, quel que soit leur niveau de qualification. D'une certaine façon, Ousmane trouvait cette pratique plus confortable.

Assis devant son écran, il resta de longues minutes dans une immobilité qui dissimulait son agitation. Il savait précisément ce que signifiaient les quarante heures supplémentaires qu'il faudrait trouver en deux semaines, dans un quotidien de travail intense et complexe. Avec les trajets, ce serait la totalité de son temps de repos et une partie de son sommeil qui seraient sacrifiés sur l'autel de l'Union par les prêcheurs rigoureux de la citoyenneté exigeante. Il fut soudain traversé par un flot de réminiscences d'actes irresponsables, de gestes déplacés et de propos irrespectueux de la part de Citoyens qui n'auraient jamais à en rendre compte. Il sentait monter en lui une colère dont il ne savait que faire ; un abîme de violence se creusait devant lui et sa rancœur le poussait en avant. Mais sur son écran, les données d'évolution cellulaire du pancréas souche lui rappelèrent qu'il était responsable de vie ou de mort. Sa vie, et celle du Citoyen membre du Conseil. Il se souvint de la terrible sécheresse qui tuait toute végétation ; de

son pays devenu désespérément aride et des villages déserts. Il se remit calmement au travail, toute son attention concentrée sur son analyse.

*

Quelques jours plus tard, Ousmane déjeunait avec Salimah. Elle avait quelques années de plus que lui, mais son énergie, son charme et sa liberté lui donnaient toujours l'impression que c'était lui le plus âgé. Il lui rapporta les divers événements de cette journée en omettant de parler de leur rencontre du 2 janvier dans l'ascenseur. Il avait le sentiment coupable de l'avoir mise en cause dans son échange avec l'Andro-Analyste. Il espérait de Salimah une compassion qui l'aiderait à évacuer son amertume et qu'il pourrait interpréter comme une preuve d'affection.

Elle se moqua gentiment :

— Ousmane, mon ami, tu voudrais que je te plaigne. Mais tu oublies qu'il m'a fallu douze ans avant d'obtenir ma citoyenneté ; pendant cette longue probation, j'aurais rêvé d'avoir ton confort de vie !

Ousmane savait bien que le parcours de Salimah avait été autrement plus difficile que le sien. Il se sentit penaud, mais reconforté par la

bonne humeur de son amie. Leur déjeuner terminé, elle lui proposa de monter au Panoramic Café du centième et dernier étage. La journée était belle et la vue assez dégagée pour admirer les jardins résidentiels du premier district. Il y avait une bonne centaine de personnes dans l'ascenseur extérieur et ils furent repoussés vers le fond de la cabine par les entrées et sorties aux niveaux intermédiaires. Debout face au vitrage, également fascinés par la vue qui s'étirait sous leurs pieds, ils se trouvèrent brièvement serrés l'un contre l'autre. Ousmane fut électrisé par la douce pression sur son bras de la naissance du sein de Salimah.

En même temps, elle posa sa main bien plus haut que le genou d'Ousmane en lui chuchotant dans l'oreille :

— J'aime bien prendre l'ascenseur avec toi.

Scott

Je n'aurais pas dû accepter cette invitation, pensa Scott en rentrant chez lui, tard dans la soirée.

Il avait pourtant beaucoup apprécié Adrian pendant les quatre années de leur collaboration chez European Android Corp. Mais après que ce dernier avait perdu son poste de Personality Programmer, Scott avait pris conscience du manque de volonté de son ami. Il avait bien essayé de le motiver à profiter de son temps libre pour se remettre en forme, mais Adrian préférait rester chez lui ou se divertir au Simulation Park. Le regard de Scott s'était progressivement chargé d'une compassion un peu méprisante, qui avait rendu la relation difficile. Et puis Scott avait eu cette brève liaison avec Leïla après qu'elle avait quitté Adrian. À l'époque où ils se retrouvaient volontiers tous les trois, Scott et Leïla étaient devenus bons amis et il admirait son énergie et son dynamisme qui contrastaient avec le caractère plus introspectif de son compagnon. Lorsqu'elle était venue lui demander de l'héberger quelques jours au moment de la séparation, Scott avait ouvert sa porte sans arrière-pensée, mais, ému par la détresse de Leïla,

il avait trouvé tout aussi naturel de la consoler dans son lit. Peut-être qu'une vague culpabilité l'avait poussé à accepter l'invitation d'Adrian à fêter avec lui son nouveau contrat, lorsque ce dernier avait repris contact quelques jours auparavant ? Leurs retrouvailles n'avaient pas été difficiles, les nombreux mois écoulés depuis leur dernier échange les ayant largement pourvus de sujets de conversation, mais Scott s'était senti mal à l'aise et ne pouvait s'empêcher de remarquer les traces d'un laisser-aller qui le dérangeait sur le visage et le corps de son ancien ami. À la fin du repas, ils s'étaient installés au salon et Adrian ouvrit une deuxième bouteille de vin.

— Je ne t'ai pas tout dit, annonça-t-il avec un grand sourire, nous allons retravailler ensemble !

Il lui expliqua que la première mission de consulting que lui confiait Deep Mind Services, son nouvel employeur, concernait la définition d'un profil de personnalité générique pour le tout nouveau concept Andro-Coach sur lequel travaillait Scott. Il s'agissait d'un androïde spécialisé dans le coaching sportif et destiné aux clubs de compétition. Ce projet passionnait Scott, dont l'expertise était d'actualiser en permanence le niveau de performance musculaire des

produits d'European Android Corp. dans le respect de l'article 8.2 de la Charte cybernétique de l'Union : *Aucun androïde ne doit dépasser le cumul des capacités humaines des individus les plus performants, dans chaque domaine d'activité intellectuelle ou physique.* Au-delà de cette limite, on entrait dans le monde des robots spécifiques qui ne devaient en aucun cas être développés sous forme androïde afin de protéger l'équilibre psychique des utilisateurs. À l'annonce joyeuse et aux explications d'Adrian, Scott anticipa une perspective pénible. Il devrait passer de longues heures avec lui afin d'échanger des informations sur l'impact des écarts de performance sur les relations interpersonnelles. C'est un sujet qu'il n'aimait pas aborder.

*

Le lendemain matin, Scott fut contrarié par le taux d'acétaldéhyde que son Health Mate afficha. C'était son jour de congé ; il avait prévu de refaire son parcours running de dix kilomètres en moins de trente-deux minutes. Ce serait difficile ; Adrian n'aurait pas dû ouvrir cette seconde bouteille. Mais Scott décida de ne pas se préoccuper de ce léger handicap. Il prépara son équipement avant d'appeler un cabélec. Moins de

vingt minutes plus tard, il courrait à un rythme soutenu sur le Running Track de son district, surveillant les données métaboliques que son masque solaire affichait en continu. Sans aucun doute, son organisme payait cash les deux derniers verres de vin de la soirée. Il accéléra un peu en ignorant délibérément l'accumulation d'ammoniaque dans ses muscles et le taux excessif d'alcalinisation du sang. Il n'allait quand même pas laisser ce loser d'Adrian compromettre ses objectifs ! Il termina le parcours en trente et une minutes et cinquante secondes. Il resta longtemps assis en bordure de la piste pour masser ses cuisses et ses mollets, étirant ses jambes douloureuses. Puis il se changea et rentra chez lui, où personne ne l'attendait pour saluer sa performance matinale.

*

Le projet Andro-Coach avançait bien. Pour la première fois dans l'expérience professionnelle de Scott chez European Android, ses objectifs étaient redéfinis dans une direction radicalement nouvelle. Son rôle avait toujours été de trouver un équilibre frustrant entre coût et performances, dans le respect des contraintes de la Charte. Mais cette fois, il fallait pousser les

capacités de l'androïde jusqu'aux limites légales. Pour lui, cette modélisation concrète de l'athlète complet allait bien au-delà de la production d'un auxiliaire humanoïde. Dans l'esprit de Scott, il s'agissait de construire un prototype technologique de l'homme parfait, à un instant donné du développement humain. Il gardait néanmoins cette vision pour lui-même, bien conscient qu'elle pourrait être une source de difficultés dans ses relations avec les divers intervenants de l'équipe de projet.

L'androïde identifié sous le nom de Pélops, héros grec fondateur des Jeux Olympiques, était en phase de test dans une configuration parfaitement opérationnelle. Il ne quittait pas l'espace d'accès sécurisé qui lui était dédié et qui ressemblait plus à un centre d'entraînement sportif qu'à un laboratoire industriel. Scott travaillait avec acharnement à son paramétrage pour lui permettre de rivaliser dans toutes les disciplines avec les meilleurs athlètes de l'Union, sans jamais dépasser le niveau de performances défini par les records officiels. Il disposait des autorisations lui permettant de pousser Pélops au bout de ses limites et il était fasciné par sa capacité de résistance en charge maximum. En parallèle, mais avec un certain retard, Adrian construisait le cahier des charges psycho

relationnel qui ferait de Pélops un coach attentif et bienveillant, mais capable de faire accepter par chacun le niveau de souffrance nécessaire à la réalisation de son potentiel. Scott et Adrian se retrouvaient chaque samedi pour une réunion de mise en commun de leurs avancées respectives.

*

Ce matin-là, Scott entra dans la salle de réunion en compagnie de Yanee, une jeune assistante qui venait d'intégrer le projet. Adrian était seul et Scott profita de l'occasion :

— Yanee, je crois que tu souhaitais quitter le travail de bonne heure aujourd'hui. Ce point hebdomadaire sera plutôt formel ; tu peux nous laisser.

Adrian ne fit aucun commentaire et Yanee se retira. Scott s'installa en face d'Adrian et garda le silence quelques instants.

— J'ai le sentiment que tu n'adhères pas complètement au projet Pélops. Je me trompe ?

— Peu importe, répondit Adrian, c'est ma première mission chez Deep Mind et il est hors de question de ne pas remplir le contrat à la satisfaction du client. Tu as des critiques à formuler ?

— Pas vraiment, mais ton dernier mémo sur

le syndrome d'insuffisance dans l'entraînement sportif pourrait remettre en question les fondements du projet. Si ta conclusion était qu'un coach ne doit pas être un modèle de performance, mais seulement un excellent psychologue, on pourrait bien se passer de Pélops. Tu ne cherches quand même pas à ramener tout le projet dans le domaine de compétence de Deep Mind, n'est-ce pas ?

Le ton de Scott était devenu vaguement agressif. Adrian répondit tranquillement en contrôlant sa respiration :

— Je ne crois pas que ces remarques aient leur place dans le cadre de notre réunion hebdomadaire, avec ou sans témoin. Mais puisque tu as choisi de sortir de ce cadre, il est préférable que tu aies une vraie réponse. Je ne cherche rien d'autre que d'apporter le meilleur conseil pour que le projet Pélops soit un succès. Mais je crois que les choses ne sont pas si simples de ton côté. J'ai perçu dans nos échanges des enjeux qui vont au-delà de tes obligations professionnelles. Quelque chose comme une mystique de la performance qui trouverait sa consécration dans le corps de cet androïde...
Qu'en penses-tu ?

Scott éclata d'un rire désagréable :

— J'imagine à quel point tu trouves pénible

d'être confronté à une synthèse des meilleures capacités de l'homme, mais ne fais pas de ton syndrome d'insuffisance personnel une généralité qui s'appliquerait à tous, ce serait une faute professionnelle !

Il se leva et Adrian observa sa raideur tandis qu'il quittait la salle.

Scott travailla tout le samedi avec Pélops. Ce dernier était doté de l'ensemble des fonctions relationnelles de base, le profil dédié au coaching restant en attente du rapport final d'Adrian. Au fil des semaines, Scott s'était senti de plus en plus proche de cet androïde avec qui la communication était toujours simple et facile. En fait, Pélops avait développé un formidable mental de sportif. Scott regardait Pélops courir sur un tapis d'entraînement et il était subjugué par l'impression de puissance et de facilité que donnait la souplesse de ses longues enjambées. Il courait depuis plus de trois heures sous contrôle de tous les paramètres biotechnologiques et aucune variation, aucun échauffement n'était perceptible. Le plus remarquable était de ne pas entendre respirer ce corps splendide qui était comme au repos en pulvérisant les derniers records d'endurance.

Les données du Health Mate étaient parfaites le lendemain matin. Scott se sentait prêt à battre

une nouvelle fois son record du dix kilomètres. Vers huit heures trente, il se lança sur le Running Track après un bon échauffement. Il connaissait par cœur le parcours de deux kilomètres qui variait agréablement les faux plats et un dénivelé plus marqué dans le dernier tiers. Il attaqua précisément cette côte à un bon rythme lorsque son regard s'arrêta sur une silhouette familière assise à quelques mètres de la piste. Adrian était installé sur un rocher d'où il avait une vue parfaite sur l'ensemble de la montée ; il lui faisait un amical signe de main. Scott ressentit la décharge d'adrénaline dans tout son corps tandis que divers indicateurs se mirent à clignoter dans l'écran de son masque solaire. Il faillit crier de rage, mais réussit à continuer sa course sans manifester la moindre attention pour Adrian. Il retrouva son rythme cardiaque dans la descente et garda la cadence pour attaquer le deuxième tour dans les temps. Il pensait avec un peu d'amertume à Pélops et son imperturbable efficacité. A peine avait-il adapté sa foulée pour aborder une seconde fois le début de la montée que la voix d'Adrian retentit dans son dos :

— Bravo, criait-il, c'est magnifique !

Scott eut un instant d'hésitation et céda presque à l'impulsion de faire demi-tour pour s'expliquer violemment avec lui, mais il sentit

que ce serait une forme de reddition insupportable et tenta de retrouver son calme.

Adrian était toujours en position les deux tours suivants, mais il avait disparu au cinquième. Du haut de la descente vers l'arrivée Scott le vit qui l'attendait, adossé contre un arbre et les bras croisés sur la poitrine. Il passa la ligne d'arrivée à plus de trente-quatre minutes, asphyxié de frustration. Ignorant totalement Adrian, il continua à petites foulées vers le vestiaire.

C'est alors qu'il entendit ce dernier crier dans son dos :

— Hé ! Scott, tu y crois maintenant au syndrome d'insuffisance ?

Alekseï

Le soleil filtra progressivement à travers les fenêtres en ogive délicatement ciselées et la couleur du vitrage passa lentement du rubis sombre à l'or pâle. Alekseï se retourna vers Siriane en soupirant de bonheur.

Le lit était immense, la chambre somptueuse dans son décor polychrome typique du dix-huitième- siècle. Le mobilier « *Arte povera* » étalait scènes champêtres et guirlandes végétales dans une profusion de nuances subtiles. Siriane dormait encore, Alekseï la regardait.

Il y avait bientôt un an qu'il l'avait recrutée pour partager son quotidien. C'était certainement une de ses meilleures décisions depuis longtemps. Habituellement, elle n'était pas autorisée à venir dans sa chambre. Lorsque le désir de retrouver la jeunesse et la douceur de son corps le gardait éveillé, il venait la rejoindre dans la suite qu'il lui avait attribuée, dans une aile indépendante de sa vaste demeure. Mais il avait eu l'idée de ce voyage à deux, pendant lequel elle serait comme sa femme, avec toute liberté de choisir le déroulement de leurs journées.

Siriane se réveillait et se serra contre lui :

— Alekseï, comme je suis heureuse d'être

ici avec toi ! C'est un merveilleux cadeau dont je garderai le souvenir.

— Et toi, tu es le plus beau cadeau que je ne me suis jamais offert, répondit Alekseï.

Ils commandèrent du thé, des fruits et des pâtisseries et s'installèrent sur la loggia. Il laissa à Siriane la place d'où la vue sur le canal s'étirait entre les colonnes surmontées de claires-voies sur une fresque de façades ouvragées. Le chant d'un gondolier annonça le passage d'une barque laquée noire, les plats-bords et le pontage entièrement sculptés et rehaussés d'incrustations dorées. Le gondolier portait des chaussees à rayures et un justaucorps aux courtes manches bouffantes sur les épaules. Sur la banquette de velours, une marquise vêtue d'une robe pourpre brodée de fil d'argent et galonnée de dentelles jouait avec son éventail d'un air nonchalant. La gondole fit lentement demi-tour pour leur permettre de l'admirer dans tous ses détails puis disparut soudain dans une légère brume qui s'évapora aussitôt.

— Bravo ! s'exclama Siriane en applaudissant joyeusement, tandis qu'Alekseï riait en la regardant avec tendresse.

La matinée était bien avancée. Alekseï sortit son cahier numérique et se mit au travail pendant que Siriane démarrait un programme de soin

complet dans la précieuse cabine de beauté, richement décorée de personnages de la commedia dell'arte.

Ils descendirent déjeuner vers treize heures. Le restaurant était magnifique. Les tentures beiges et or, le plafond aux caissons sculptés d'arabesques, les tapis profonds et le mobilier confortable invitaient à la détente dans une atmosphère de luxe aristocratique. Ils terminaient un verre de Spritz lorsque la luminosité des élégants lustres de cristal diminua légèrement et qu'une voix annonça :

— Et maintenant, nous vous proposons une pause musicale exceptionnelle. Pour vous aujourd'hui, l'immense Farinelli interprète un adagio d'Antonio Vivaldi.

Le castrat s'avança entre les tables et la voix de soprano pénétrante, pleine, riche, rayonnante s'éleva dans un silence religieux.

Alekseï observait Siriane qui semblait emportée par une profonde émotion, son visage immobile tendu vers la voix mystérieuse. Son regard se tourna vers celui du chanteur qui s'approchait de leur table. À l'instant où il passait devant eux, Alekseï remarqua un détail insolite et un peu inquiétant. La paupière gauche clignotait à un rythme rapide de plusieurs battements par seconde et qui semblait s'accélérer. Il fit un signe

au serveur et lui fit part de son observation dans un chuchotement, sans troubler la fascination de Siriane. L'adagio terminé, un maître d'hôtel s'approcha de Farinelli, ils échangèrent quelques mots et le chanteur quitta le restaurant tandis qu'une musique d'ambiance remplaçait la représentation. Le maître d'hôtel vint s'incliner devant Alekseï et Siriane :

— Nous aurons le plaisir de vous offrir votre dîner et nous vous remercions pour votre discrétion.

Tandis qu'il se retirait, Siriane se tourna vers Alekseï :

— C'est charmant, mais de quoi parle-t-il ?

— Un détail sans importance éluda Alekseï.
C'était magnifique, n'est-ce pas ?

Le déjeuner s'acheva sans autre incident et ils se décidèrent pour une promenade en gondole sur le Grand Canal. L'embarquement se faisait directement sous le restaurant, dans un tunnel sombre dont l'issue était fermée par une double porte ouvragée. Elle s'ouvrit sur une lumière crue qui soulignait le relief des façades de palais somptueux, particulièrement travaillées du côté du canal. Ils admirèrent les magnifiques galeries de la Ca' d'Oro et les fresques du Palazzo Foscari. En passant sous le pont du Rialto, un groupe costumé les salua joyeusement et Siriane prit la

main d'Alekseï en posant la tête sur son épaule. La promenade dura encore une bonne demi-heure- pendant laquelle ils se laissèrent bercer par le léger balancement de la gondole en regardant défiler les façades, les colonnes étroites et les élégantes arcades.

L'après-midi s'étira paresseusement sur la loggia, rythmée par le passage de gondoles sur lesquelles se jouait parfois une sérénade et ils choisirent de profiter encore de cette tranquillité et de la douceur du début de soirée le temps d'un apéritif.

*

Au quotidien, Alekseï et Siriane avaient rarement l'occasion de partager une journée entière. Leur relation était clairement définie par le contrat de Domestic Friend. Alekseï organisait sa vie en fonction de ses activités professionnelles et sociales dans lesquelles Siriane n'avait aucune place. Il lui demandait rarement de l'accompagner dans un moment de détente ou de loisir. L'essentiel du temps de Siriane était consacré à la gestion domestique et elle quittait peu la maison, restant toujours disponible pour lui. Ce voyage était une sorte de parenthèse qui s'ouvrait sur une nouvelle forme

d'intimité. C'était doux et léger, un peu mystérieux. Ils ne savaient pas si cette parenthèse se refermerait pour rester un agréable souvenir partagé ou si Alekseï provoquerait d'autres occasions similaires, ce qui ne manquerait pas de faire évoluer le quotidien de leur relation.

*

— Qu'aimerais-tu faire ce soir ? lui demanda-t-il soudain. Nous pourrions dîner ici en tête-à-tête, ou assister au dîner spectacle proposé par l'hôtel. C'est un genre de show sur l'histoire de Venise, dans l'esprit de la *commedia dell'arte*.

— Je crois que j'aimerais y assister si tu en as envie.

Le dîner fut délicieux, accompagné d'une excellente bouteille d'Amarone qui participa largement à leur plaisir. Le spectacle était gai et vivant, mettant en scène un nombre considérable d'acteurs costumés. La scénographie exubérante, comme le rythme et la vivacité des tableaux entraînèrent le public dans une joyeuse animation et Siriane riait aux éclats. Alekseï, qui ne l'avait jamais vue si spontanée, fut frappé par le caractère presque enfantin qui s'exprimait et qu'elle ne lui avait pas permis d'entrevoir à ce

jour. Il en était touché, mais aussi un peu gêné, sans trop savoir pourquoi.

Le spectacle se termina tard, mais Siriane était excitée par cette soirée et par le vin dont elle n'avait pas l'habitude. Elle s'enhardit à demander :

— Alekseï, que dirais-tu de marcher un peu le long du canal ? La nuit doit être douce et j'aimerais profiter encore de la vue. Je suis un peu triste de penser que nous repartons demain.

— Eh bien ! pourquoi pas ? Nous avons mangé et bu plus que d'ordinaire et ça ne nous fera pas de mal, répondit-il gaiement.

Ils traversèrent les vastes salons de l'hôtel, s'attardant au passage sur la richesse du décor. Il y régnait une atmosphère à la fois joyeuse et feutrée et de nombreux résidents bavardaient en costume d'époque, courtisant aimablement leurs rencontres d'un soir avec de grands gestes ostensiblement distingués.

Alekseï passa son bras autour de la taille de Siriane tandis qu'ils sortaient dans la rue longeant le canal. Il y avait autant de monde à l'extérieur et un groupe s'était formé autour de quelques musiciens. Des serveurs faisaient d'incessants allers-retours avec des plateaux chargés de cocktails et de verres de vin pétillant, les distribuant gracieusement aux admirateurs de

gondoles accoudés aux balustrades.

Ils marchèrent quelques centaines de mètres en direction de l'extrémité du quai. À l'étonnement de Siriane, il n'y avait presque plus personne et le canal semblait s'enfoncer dans l'obscurité. À ce moment, Alekseï la prit dans ses bras et murmura :

— Et si l'on rentrait profiter aussi de notre chambre et de notre lit romantique ?

— Oh oui ! Avec plaisir. Mais crois-tu que l'on pourrait d'abord aller jusqu'au Grand Canal ? Il m'a semblé tout près lors de notre promenade en gondole. J'aimerais voir encore une fois les palais et nous ne sommes pas montés sur le pont du Rialto.

Alekseï la regarda un instant en silence. Quand il reprit la parole, son intonation était changée et portait une nuance sarcastique :

— Allons Siriane, tu ne croyais quand même pas que tout était réel, la marquise, Farinelli, qui est mort au dix-huitième siècle... et le reste ?

Siriane resta interdite. Ses lèvres tremblaient légèrement :

— Mais le Grand Canal, les palais, ils étaient vrais n'est-ce pas ?

— Et le superbe spectacle d'hologrammes, continuait Alekseï d'un ton devenu cassant, la promenade en gondole où nous ne sommes

jamais sortis du tunnel... des images, seulement des images pour des enfants comme toi, comme nous !

Siriane, paniquée, ne savait pas d'où venait cette colère ni à qui elle s'adressait :

— Mais où sommes-nous Alekseï ? Tu m'avais dit que nous allions à Venise...

— Ne soit pas stupide, Siriane ! Nous y sommes bien sûr, à l'hôtel Risorgimento Venezia construit après que la ville a disparu dans la lagune !

Oscar

Le livreur tourna sur lui-même et redescendit le perron au petit trot. Oscar reconnut la profonde rayure dans la coque semi-rigide, au niveau de l'omoplate gauche ; la curiosité le poussa à rappeler l'androïde dont l'identifiant s'étalait entre ses épaules :

— RD512, j'ai une question !

Le livreur s'arrêta net, pivota une nouvelle fois et revint à même allure.

— Centaurus Delivery RD512 à votre service, répéta-t-il avec la même intonation que précédemment.

— Ce n'est pas la première fois que vous me livrez, n'est-ce pas ?

— C'est la quatorzième fois depuis le début de l'année, la troisième fois ce mois-ci et la première fois cette semaine, répondit l'androïde.

Oscar fit une grimace et rentra chez lui. Il était bon client du shopping virtuel depuis quelque temps ; pourquoi se déplacer quand on avait à portée de main les dernières nouveautés ?

*

Le trenchcoat trois-quarts était superbement

ajusté à la taille par une large ceinture ton sur ton dont les reflets soyeux contrastaient avec le velours du reste. Le col droit donnait à la silhouette quelque chose d'aristocratique sans être guindé. Oscar, se regardant dans le miroir, se félicita d'avoir obtenu son adhésion au Young Designers Club. Il fallait qu'il pense à remercier Alekseï pour son parrainage. Mais il devait se dépêcher ; il lui avait fallu beaucoup de patience pour obtenir ce rendez-vous avec Atticus et il ne voulait surtout pas arriver en retard.

*

Le Sirius Café venait d'ouvrir au dernier étage de l'Alpha Centauri Mall. En sortant de l'ascenseur, Oscar resta figé d'étonnement devant le décor qui l'accueillait. La salle immense était plongée dans une pénombre où des myriades de lucioles bleu électrique dessinaient de gracieuses arabesques. On ne pouvait deviner ni murs ni plafond dans cet espace d'un noir sidéral, constellé d'étoiles qui diffusaient une luminosité douce et enveloppante. Oscar était fasciné par le mobilier ; les fauteuils profonds semblaient faits d'une matière organique qui exerçait une attraction physique. Il regarda un sofa s'étirer sensuellement pour accueillir un

nouveau client. Oscar était toujours plongé dans sa contemplation quand une hôtesse aux courbes extra-terrestres vint à sa rencontre. Il avait été identifié dès la sortie de l'ascenseur ; prenant sa main, elle l'invita à la suivre à la table d'Atticus. Elle avait la peau bleue règlementaire des androïdes de dernière génération et son teint s'accordait parfaitement à l'atmosphère du lieu. De dos, il était impossible de savoir si elle était nue, ou revêtue d'une mince combinaison.

Atticus se leva pour le saluer. Oscar fut ravi de constater qu'il émanait de lui ce charme bienveillant qu'il avait déjà perçu dans leur premier échange à distance.

— Asseyez-vous, cher Oscar, et prenez donc un de ces cocktails dont le Sirius Café garde jalousement le secret.

— Je ne suis donc pas au bout de mes surprises, répondit Oscar en s'installant confortablement, quel endroit extraordinaire !

Ils continuèrent à bavarder comme deux amis pendant que l'on préparait les boissons, s'observant discrètement, mais avec la plus grande attention. Atticus était très beau et certainement aussi riche. Ses vêtements un peu bohèmes, ses chaussures de cuir fin, ses bijoux, tout révélait un goût parfait et une exigence sans limites.

Atticus était le décorateur à la mode et Vandana ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Oscar était resté un peu en retrait de la conversation quand celle-ci avait décrit avec enthousiasme la nouvelle ambiance de son salon, lors de la Garden Party du Conseil. Cependant il avait retenu le nom et s'était promis de prendre contact rapidement. Il avait le sentiment d'avoir laissé son intérieur se démoder, au point de ne plus oser inviter chez lui que ses amis les plus proches. Cette situation était d'autant plus insupportable qu'il n'avait plus d'autre activité que sa vie sociale. Il avait donc décidé de remettre ses pièces de réception au goût du jour ; Atticus avait suggéré de faire plus ample connaissance avant d'envisager une première approche des lieux.

— Je vous ai proposé ce lieu de rendez-vous, reprit Atticus, parce que c'est un bon endroit pour vous expliquer ma façon de travailler. Le décor de ce café est une de mes dernières créations.

Il laissa un temps de pause, attendant la réaction d'Oscar qui s'exclama :

— Quelle merveilleuse réussite ! En effet, je comprends mieux pourquoi vous m'avez invité à vous rejoindre ici.

— Si nous faisons affaire, je travaillerai sur le thème que nous choisirons ensemble, mais je

ne sais rien faire de bon sans une totale liberté.

— Je comprends parfaitement et je n'imaginerais pas faire appel à vous pour tenter d'influencer vos choix ; la dimension artistique de votre travail en souffrirait inévitablement.

Atticus sourit et but un peu de son cocktail avec distinction.

— Il est préférable de répondre tout de suite à vos interrogations sur le budget nécessaire, reprit-il. Je travaille habituellement sur la base d'une enveloppe globale que nous définirons selon votre ambition. Bien entendu, je m'engage dès le départ à ne pas dépasser son montant maximum, mais nous ne perdrons pas notre temps à rentrer dans le détail des divers postes.

— C'est certainement la formule la plus confortable pour nous deux, acquiesça Oscar. Pouvez-vous m'indiquer un niveau de budget réaliste pour les espaces que nous avons évoqués ?

— Bien sûr, je tenais à vous renseigner immédiatement sur ce point. Le thème de décor choisi sera important, parce qu'il détermine un niveau de technologie qui peut s'avérer coûteux. Comme vous pouvez l'imaginer, c'est le cas ici même. Mais on pourrait certainement faire quelque chose de très bien entre deux et trois unités.

Le sourire d'Oscar se figea un peu. C'était la

moitié de la valeur de sa propriété et une bonne partie de ses économies. Il eut un instant de panique intérieure, mais Atticus n'avait pas lâché son regard et il fallait dire quelque chose. À cet instant, l'hôtesse bleue au corps fantastique traversa son champ de vision ; il se sentit jeune et insouciant, libéré des inutiles inquiétudes qui l'empêchaient de profiter de la vie. Et il se trouvait tellement séduit par l'atmosphère magique du Sirius Café qu'il imaginait sans difficulté le plaisir de ses futures invitées.

Alors il se pencha un peu vers Atticus :

— Ce sera parfait. Venez voir mon intérieur ; je suis vraiment impatient de découvrir vos propositions.

Ils se quittèrent mutuellement ravis de leur entretien.

Oscar descendit dans les étages commerciaux de l'Alpha Centauri Mall. L'architecture était admirable au niveau cinquante-deux, où se trouvaient de nombreuses boutiques de créateurs. La beauté des matériaux et le jeu de la lumière dans les parois ouvragées donnaient une atmosphère de luxe et de grande quiétude. Il entra dans plusieurs ateliers boutiques-, échangeant longuement avec les artisans sur les qualités de leurs ouvrages. Il acheta une écharpe de soie sauvage qui

s'harmonisait à merveille avec le trenchcoat, puis un bracelet finement ciselé. La tension que sa décision impulsive avait provoquée acheva de se dissiper ; il envoya un message à Alekseï pour lui proposer de déjeuner ensemble.

*

Le restaurant était entièrement végétalisé, bien qu'installé dans les soubassements du bloc où Alekseï avait ses bureaux. Ils avaient pris l'habitude de s'y retrouver régulièrement. Les discrets chants d'oiseaux étaient artificiels, comme la lumière qui filtrait entre les frondaisons, mais le service était assuré par un personnel humain et charmant, dont l'humour respectueux était un atout majeur de l'établissement.

Le repas se terminait quand Oscar se décida à raconter l'entrevue du matin et sa décision de faire appel au talent d'Atticus. Alekseï leva son regard vers Oscar :

— Vous avez parlé du budget, j'espère. Atticus n'a pas la réputation d'être bon marché.

— Effectivement, mais je ne passe pas la moitié de mon temps en voyage, comme toi. Tu sais Alekseï, à mon âge la maison devient un refuge contre l'agitation du monde ; ça mérite

bien quelques investissements.

— Je ne suis pas absolument certain que le terme d'investissement soit le plus approprié, plaisanta Alekseï.

Il lut sur le visage d'Oscar que sa remarque était peu appréciée.

— Oh, je sais que c'est une folie, reprit Oscar, mais tu vois, je ressens le besoin de pouvoir me retirer avec mes amis dans un chez-moi- où je me sentirais vraiment bien. C'est dans ce bien-être personnel que je suis prêt à investir.

— Alors, raconte-moi, demanda Alekseï, quel genre de décor tu imagines pour satisfaire ton besoin ?

Il y eut un silence prolongé. Oscar finit par répondre en regardant son assiette :

— Tu sais, Atticus est un artiste..., il travaillera selon son inspiration.

Matthew

Le Merry Meal 300 était un excellent modèle. Il était en service depuis six ans, mais devrait pouvoir fonctionner encore aussi longtemps sans problème, se dit Matthew en verrouillant la porte latérale du distributeur de repas.

Il rangea les appareils de contrôle dans la mallette technique et balaya du regard la cantine déserte. La salle rectangulaire était partagée en cinq espaces de couleurs différentes par des murettes basses surmontées de végétation synthétique. Entre quatre et cinq cents places au total, avec un mur distributeur MM 300 à chaque extrémité. L'ensemble était aussi propre, fonctionnel et sans âme que la machine qu'il venait de refermer. Celle-ci devait servir plusieurs milliers de repas chaque jour à la population hétéroclite de ce nouveau quartier de zone trois. Dans moins d'une heure, les portes s'ouvriraient sur les rares familles et les habitants les plus âgés, suivis jusque tard dans la soirée par les Individuels qui représentaient l'essentiel de la population du district. Cette foule plutôt silencieuse s'alimenterait rapidement, le nez sur les écrans.

Matthew dînait habituellement dès la fin de son travail, dans les cantines où il venait contrôler les distributeurs. Il prenait un plateau-repas- dont le contenu restait toujours un peu mystérieux malgré les noms évocateurs ; la raviole de champignons au bouillon parfumé était alléchante, mais on savait peu de choses sur les champignons et moins encore sur le bouillon. Il trouvait un peu de compagnie dans la présence des enfants et des anciens, suivant leurs échanges avec envie. Son métier ne favorisait pas les rencontres ; il avait peu de temps libre et pas beaucoup d'occasions de nouer des relations. Mais ce soir, il ne dînerait pas seul. Ce soir, pour la première fois, il était invité chez Soana.

En attendant le tramélec, il se replongea dans les instants de leur rencontre. Matthew avait déjeuné tard ce jour-là, retardé par les difficultés de remise en état d'un antique MM 110. La révision terminée, il avait pris le plateau-repas qui lui avait permis de vérifier ses derniers réglages. Il s'était installé à la table la plus proche, en face de Soana. En levant les yeux, il réalisa qu'elle n'était pas venue se restaurer. Devant elle s'étaient de petits pots de couleurs et une feuille de papier épais qu'elle recouvrait soigneusement de motifs délicats : des fleurs et des oiseaux.

Chaque détail de son visage, chacun de ses mots s'était gravé quelque part en lui ; la mèche de cheveux noirs qu'elle relevait régulièrement d'un geste un peu brusque, la douce dépression qui se creusait au-dessus de la clavicule quand elle regardait ailleurs, les notes discrètes de son rire quand il lui demanda si elle avait reçu l'autorisation de venir dessiner là. Et Soana était devenue un espoir inattendu dans une vie sans joie.

*

Les blocs de logements défilait à vive allure derrière les panneaux translucides du tramélec bondé. Matthew était debout, comme toute personne valide. Dans sa main gauche, la mallette technique était régulièrement plaquée contre son genou par une forte femme qui avait trouvé près de lui un espace pour sa corpulence. De sa main droite, il protégeait de son mieux un petit sac de cerises offertes par un gérant de cafétéria de zone deux. Le bloc 32N4 était à quelques centaines de mètres de l'arrêt du tramélec. C'était un quartier sans vie, aux alignements monotones de façades sans relief. Les délivrélecs autonomes occupaient les couloirs de circulation entre les trottoirs roulants

desservant les services publics : maisons de l'éducation, centres de soins ou de sécurité. Le commerce était absent, à l'exception d'un revendeur d'occasions Back Market qui occupait le soubassement d'un bloc entier. L'ascenseur 34N4-D le déposa au vingt-deuxième étage avec quelques minutes d'avance.

— Viens à partir de dix-neuf heures trente, je ne serai pas prête avant, avait-elle dit.

Sur le moment, Matthew s'était interdit de penser à ce que cela signifiait. Mais en parcourant la coursive vers la porte 3250, il eut du mal à retenir son imagination. Il frappa doucement quatre ou cinq coups sans impatience, comme un code réservé aux intimes. Il y eut à l'intérieur un bruit d'objets métalliques qui s'entrechoquent et une exclamation étouffée. Un silence, puis son pas rapide et la porte s'ouvrit en grand sur une Soana en tablier, un soupçon d'hilarité confuse dans le regard.

— Entre vite, je finis de préparer le dîner.

Elle repartit tout aussi précipitamment en laissant Matthew refermer la porte. Avançant dans la pièce, il eut du mal à reconnaître le module — un single standard — attribué aux individuels. L'espace ne semblait pas plus généreux et pourtant Soana avait réussi à loger une table pour quatre avec un genre de vaisselier,

un coin de travail surmonté d'étagères chargées de livres et d'objets d'art, un lit confortable dans une sorte d'alcôve romantique ainsi que de nombreuses plantes qui noyaient le tout dans une atmosphère de jardin d'hiver.

Elle avait disparu derrière une porte entrouverte et des bruits de vaisselle accompagnaient une délicieuse odeur de cuisine.

Matthew s'approcha :

— Je peux faire quelque chose ?

Il découvrit avec étonnement que la petite salle d'eau qui équipait ce type de logement avait été transformée en espace aussi polyvalent que fonctionnel. Le lavabo était devenu évier, entouré de rangements parfaitement organisés pour un matériel de cuisine limité. Face à l'évier, une console étroite supportait un réchaud à feu unique et une planche à découper. L'espace de toilette était concentré dans la douche où une petite vasque accrochée à la paroi et un miroir recréaient une salle de bain de poupée.

— C'est toi qui as transformé la salle d'eau ?

— Bien entendu ! Personne n'aurait accepté de le faire.

Matthew savait que c'était contraire aux normes et règles d'usage de ce type de logement ; il avait du mal à croire que Soana les transgresse avec tant d'insouciance.

— Tu n'as pas peur d'être contrôlée ?

— Et alors, répondit-elle en riant, mon risotto mérite bien de prendre quelques petits risques !

Il réalisa soudain qu'elle avait vraiment cuisiné le risotto elle-même. Il en resta muet de stupéfaction ; où pouvait-elle s'approvisionner en légumes frais dans un district de zone trois ? C'était un mystère qui devrait être éclairci.

Matthew s'assit dos au mur largement couvert de gravures et aquarelles, admirant la nappe de tissu, les couverts anciens et la carafe de vin blanc.

— Risotto aux petits légumes de printemps, annonça fièrement Soana en déposant deux assiettes sur la table.

Ils dînèrent sans hâte, Soana attentive à leur plaisir de chaque instant et Matthew émerveillé par la qualité de ce minuscule univers qu'elle avait su bâtir autour d'elle. Au moment des cerises, il posa la question :

— C'était délicieux. Mais où trouves-tu des légumes ?

— Tu le sauras demain matin, répondit-elle en plongeant dans son regard avec une irrésistible douceur.

*

Le jour se levait lentement et Matthew ne dormait pas. Il regardait Soana avec une émotion qui faisait battre son cœur et ses paupières. Longtemps elle resta cachée sous ses boucles brunes, les épaules découvertes jusqu'à ce paysage de dunes qui le fascinait. Quand elle s'étira enfin en ouvrant les yeux, il la prit dans ses bras pour échapper à son regard.

Une heure plus tard, ils montaient dans un tramélec interzone. Matthew était étonné de la tranquillité de Soana ; on racontait tant de choses effrayantes sur la zone quatre. À mi-chemin, elle consulta son smartphone et annonça :

— Nous sommes attendus à l'arrivée. Tu vas rencontrer quelques amis précieux !

En sortant de la station, Matthew reçut de plein fouet la misère et la tristesse des lieux. Quelques bâtiments gris et sales, bureaux vétustes et entrepôts mal entretenus, au-delà desquels s'étirait une avenue noyée de brume desservant des usines et des ateliers. Des délivrélecs de divers tonnages circulaient en continu dans un grondement ininterrompu qui décourageait toute conversation. Un cabélec vint se serrer contre le terre-plein et Soana s'avança en prenant la main de Matthew. Ils entrèrent dans le véhicule où un homme les accueillit avec un

sourire chaleureux. Soana l'embrassa :

— Voici Matthew ; ne me demande pas pourquoi je lui fais confiance ! Matthew, voici Greg qui fait pousser les meilleurs légumes des douze districts alentour.

Greg semblait parfaitement détendu. Il annonça d'un air mystérieux :

— Dans quelques instants, vous allez bénéficier en tant qu'invités du dernier investissement des producteurs !

Le cabélec s'arrêta devant un entrepôt abandonné et repartit dès qu'ils furent descendus. Greg sortit son smartphone. Presque aussitôt, un vieux délivrélec apparut de derrière le bâtiment pour stopper à leur niveau. La porte latérale s'ouvrit, ils montèrent dans la cabine de chargement où des caisses de bois reconstitué leur servirent de sièges.

— C'est un délivrélec fantôme, s'exclama Greg en riant. Quoi de mieux pour des maraîchers pirates ! Nous en avons pour une bonne douzaine de minutes. Pendant ce temps Matthew, je vais t'expliquer qui nous sommes et comment nous travaillons.

Le groupement de producteurs s'était constitué une dizaine d'années plus tôt, alors que de nombreuses usines avaient fermé dans le district. Des ouvriers devenus Sans Emploi

avaient décidé de cultiver ensemble des friches industrielles dont les sols étaient de qualité acceptable. Ces entreprises abandonnées n'étaient plus surveillées ; il restait quantité de matériel qui pouvait être récupéré et transformé pour assurer la filtration de l'atmosphère polluée et la sécurisation des espaces de culture. Bien entendu, tout cela était parfaitement illégal, d'autant plus que les serres avaient rapidement atteint un rendement suffisant pour développer tout un réseau de distribution informel. Elles alimentaient maintenant de nombreuses familles au-delà de ce district peu habité.

— Nous sommes plus de cent-cinquante maraîchers réguliers ou occasionnels aujourd'hui. Tu en verras quelques dizaines dans un moment !

Le délivrélec stoppa et la porte latérale s'ouvrit. Le sourire de Greg se figea et fut remplacé par une expression de consternation.

— Descendez calmement et tout se passera très bien, ordonna une voix ferme et mesurée.

Par-dessus l'épaule de Greg, Matthew pouvait lire le nom du capitaine Hill sur son badge et apercevoir les uniformes et les armes de la brigade territoriale. Une longue rangée d'hommes et de femmes en vêtements de travail se tenait silencieusement le long d'un mur.

— Vous saviez que ça arriverait un jour,

continua la voix posée du capitaine Hill. La récupération de ce délivrélec était une erreur. On dirait que vous n'êtes pas aussi bons hackers informatiques que maraîchers...

Il parlait tranquillement, d'un ton presque amical qui apaisait la tension de l'instant. Greg, Matthew et Soana descendirent du véhicule. Trois hommes en uniforme avancèrent vers eux, sans précipitation.

— On soupçonnait votre existence depuis longtemps, dit le capitaine, mais on avait mieux à faire que de vous rechercher, jusqu'à ce que...

Le reste de la phrase se perdit dans le rugissement d'un moteur puissant au démarrage. Ils se retournèrent d'un même mouvement et Greg poussa un cri de fureur qui emporta Matthew comme une tornade. Il échappa d'un bond à la main gantée qui allait lui saisir le bras et courut jusqu'au bulldozer qui s'avancait vers la première serre. Escaladant la machine par l'arrière de la cabine, il attrapa brusquement le conducteur par l'épaule en hurlant :

— Stop ! Vous ne pouvez pas faire ça !

Surpris et effrayé, l'homme le repoussa brutalement. Basculant à l'extérieur de l'engin, Matthew se rattrapa à la manche du conducteur en l'entraînant dans sa chute. Ils tombèrent lourdement sur la chenille qui les renvoya au sol

tandis que le bulldozer s'arrêtait.

Une vive douleur traversa la hanche de Matthew pendant qu'il tentait de se relever, aussitôt saisi et menotté par les hommes de la brigade. Le conducteur saignait d'une plaie à la cuisse, mais semblait plus choqué que gravement blessé.

Matthew fut amené sans brutalité jusqu'au fourgon du capitaine. On le fit asseoir à l'arrière et le capitaine Hill le rejoint presque aussitôt :

— Les secours arrivent dans un instant. Pouvons-nous parler en attendant ?

Il s'installa en face Matthew, lui demanda son smartphone et le connecta au terminal de sécurité. Il consulta l'écran quelques instants puis demanda :

— Apparemment, vous n'avez rien de commun avec les maraîchers ?

— J'aime Soana, répondit simplement Matthew.

Ils prirent le temps d'un échange de regards tranquille et attentif.

— Je ne peux pas vous relâcher après ce qui vient de se passer, dit le capitaine. D'ailleurs, vous avez besoin de soins. Mais vous serez libéré rapidement et reconvoqué plus tard. Je le dirai à vos amis.

*

Toute la journée, Matthew resta en observation dans le Centre de Soins Sécurisé. Vers dix-neuf heures, il se leva en grimaçant, marcha lentement jusqu'au réfectoire pour prendre un plateau-repas au distributeur. C'était un Merry Meal 300 de la dernière série.

Anderson

Il était tard ; le capitaine Anderson Hill, chef de la brigade territoriale, était assis à son bureau. La peinture récente des murs, le mobilier moderne et l'éclairage abondant donnaient à la pièce une clarté agréable. Anderson, lui, avait l'air sombre et contrarié.

Il avait éteint d'un geste rageur un des trois écrans de sa table. Il avait pourtant l'habitude de travailler sans stopper le flux d'images et de commentaires de la chaîne d'information locale. Une sorte de sixième sens l'alertait quand une information le concernait. Le reportage qu'il venait de voir faisait un rappel dramatique de crimes et délits commis par des migrants frappés de procédure d'éviction. Anderson savait que les raisons de ces expulsions étaient souvent futiles ; désespérés, des migrants disparaissaient avant leur arrestation et survivaient comme ils pouvaient, sombrant parfois dans la délinquance et la violence. Mais ce qu'Anderson n'avait pas supporté, c'était les propos que Rajani, le Maître de District, avait tenus au reporter :

— Les citoyens sont excédés. Nos forces de sécurité doivent se ressaisir et traiter ce problème

en priorité !

Pourtant, la dérive populiste de Rajani n'engageait que lui. Les priorités de la brigade étaient clairement définies et ne pouvaient être remises en question sans concertation. Quand l'appel de Rajani avait clignoté sur sa ligne directe, Anderson s'était calé dans son fauteuil, prêt à batailler pour obtenir des excuses.

— Capitaine Hill, je sais ce que vous pensez, avait déclaré Rajani, mais ça ne m'intéresse pas plus que vous ne l'êtes par la politique. Je vous rappelle simplement que mes sources de renseignement sont nombreuses. Si j'apprends que vous avez négligé des informations permettant l'arrestation de clandestins, vous devrez vous expliquer devant le Conseil.

Il avait raccroché sans attendre de réponse. Anderson était surpris et furieux. Il n'était pas habitué à cette brutalité de la part de Rajani, encore moins à être menacé de cette façon. Il décida de ne tenir aucun compte de cet échange et de laisser son équipe travailler sans nouvelles consignes. Il ferma son bureau à clé et rentra chez lui.

*

Depuis quelques jours, les signalements

concernant de possibles clandestins se multipliaient et Christopher, le jeune officier chargé du suivi des expulsions, perdait son temps en vérifications qui ne débouchaient sur rien.

Il reposa le téléphone avec lassitude. La femme qui venait de contacter son service était typique de cette population oisive et malfaisante qui s'occupait en espionnant ses voisins. Elle avait vu le reportage sur les migrants en fuite. Elle était convaincue que son voisin Ousmane cachait quelqu'un chez lui.

— J'ai entendu du bruit ce matin, après qu'Ousmane est parti travailler. Et je l'ai vu revenir plusieurs fois avec un plateau-repas alors qu'il dîne au restaurant de son entreprise !

Certain que les vérifications de routine ne donneraient rien, Christopher se connecta sur le fichier des migrants et rechercha l'adresse indiquée. Il s'agissait bien d'Ousmane Mbaye Sonko, identifiant RV8320. Quelques minutes plus tard, il entra dans le bureau d'Anderson :

— Capitaine, un signalement qui mérite peut-être une intervention chez un certain Ousmane RV8320.

— Il n'a pas de nom, votre Ousmane ?

— Trop compliqué, Capitaine. Mais dans son dernier rapport de confession, il lui a été reproché de communiquer en swahili avec le

dénommé Koffi Mawuko.

— Et alors, c'est anormal de parler sa langue natale ?

— Je ne sais pas capitaine, mais Mawuko est en fuite depuis une semaine.

— Il a fait quelque chose de grave ?

— Non, capitaine, il doit juste être expulsé.

— Je regarde ça, Christopher et je vous tiens au courant dans la journée.

Anderson détestait ce genre de situation. Non seulement il fallait partir à la chasse d'un pauvre bougre terrorisé, mais celui qui le protégeait serait inévitablement expulsé avec lui ; Rajani serait comblé ! Il consulta le fichier central pour en savoir plus sur cet Ousmane. Ce n'était pas un profil habituel de migrant, mais un scientifique de haut niveau qui avait décroché un poste de cultivateur d'organes chez Organs Farm Inc. Anderson n'eut pas de difficulté à accéder à son dossier professionnel. Il voulait en savoir plus avant de déclencher l'intervention.

Une heure plus tard, il demanda à être mis en relation avec Alistair MacLeod, un des membres les plus influents du Conseil de District. Ils se connaissaient depuis longtemps et s'appréciaient mutuellement :

— Comment allez-vous Anderson ?

— J'essaie de faire mon travail

convenablement. Et vous-même, comment allez-vous- ?

— Beaucoup mieux que l'an dernier, croyez-moi !

— Curieusement, mon appel est en lien avec votre greffe. Vous ignorez certainement tout de l'homme qui vous a sauvé la vie, mais il pourrait avoir besoin de vous.

Anderson raconta à Alistair comment une déviance cellulaire avait failli le priver de sa greffe de pancréas devenue urgente. Ousmane avait travaillé sans relâche pour régler le problème, malgré les quarante heures de soutien intégratif imposées pour des broutilles, au nom de la politique migratoire du Conseil. Alistair l'écouta avec attention, jusqu'à la conclusion d'Anderson.

— Cet après-midi, nous allons chez Ousmane arrêter son ami Koffi qu'il protège en le cachant. Après ça, Ousmane aura besoin de votre aide pour ne pas être expulsé aussi et pour pouvoir sauver d'autres vies.

Anderson se sentait mieux. Il restait désolé pour Koffi qui n'échapperait pas à l'expulsion, mais Alistair avait promis qu'Ousmane ne serait pas inquiété.

Christopher réunit son équipe vers quatorze heures trente. Anderson ne pouvait pas les accompagner, mais il se chargea de les briefer lui-même :

— Pas de sommations, Koffi pourrait avoir un geste désespéré. Évitez toute violence, mais soyez prudents.

Vers quinze heures, Christopher et ses coéquipiers forcèrent la porte d'Ousmane. En pénétrant dans le studio, Christopher sut que quelque chose n'était pas normal. Une forme était allongée sur le lit, recroquevillée sous une couverture et secouée de spasmes, tandis qu'une autre personne sortait de la salle d'eau, une serviette à la main. Koffi était malade et Ousmane était exceptionnellement repassé chez lui pour le soigner. Il comprit immédiatement ce qui se passait et la rage qu'il contenait depuis des mois explosa en lui. Saisissant un couteau sur la table, il se précipita vers eux en hurlant :

— Vous ne l'emmènerez pas !

Christopher leva les bras dans un réflexe de protection et n'eut pas le temps d'ajuster son tir. La décharge magnétique toucha Ousmane en plein visage. Il tomba en arrière comme une masse, la tête frappant violemment le coin de la table. Koffi s'était redressé sur son lit et tremblait de tout son corps.

*

Anderson avait fermé la porte de son bureau. Le menton posé sur ses mains croisées, il était parfaitement immobile depuis de longues minutes. Ousmane était mort et Koffi en prison. Christopher était en suivi psychologique et ne reviendrait pas avant deux semaines. Il fallait se lever. Faire ce qui devait être fait.

Il arriva chez Organs Farm Inc. vers dix-sept heures. Il tendit son insigne électronique à l'hôtesse du bureau d'accueil, qui lui trouva l'air fatigué. Elle l'informa qu'on allait venir le chercher, mais qu'il devrait attendre quelques minutes. Assis sur la banquette, il se demandait quelle avait été la nature exacte de la relation entre Ousmane et Salimah, l'unique personne qu'il avait trouvé à informer de son décès. Une jeune femme blonde s'approcha en souriant :

— Je vais vous accompagner ; Salimah vous attend. J'espère qu'elle n'a pas d'ennuis !

Anderson ne répondit pas. Ils empruntèrent un long trottoir roulant qui desservait de nombreuses coursives, puis un ascenseur qui les déposa au douzième étage. Tout était dans des tons de blanc et gris, d'une propreté absolue. Ils ne croisèrent que quelques employés en blouse blanche pendant leur trajet. Mais derrière les

vitrages opalescents des laboratoires, on pouvait entrevoir une importante activité. La jeune femme ouvrit une porte et la lumière inonda une petite salle de réunion au mobilier confortable. Elle l'invita à se servir au distributeur de boissons, élégamment encastré dans la paroi, et à s'installer en attendant Salimah, puis elle se retira. Anderson ne voulait pas boire et il attendit debout. Salimah entra et ferma la porte. Elle portait une blouse de laboratoire qui ne pouvait dissimuler complètement une silhouette pleine de féminité et de douceur. Anderson ne put s'empêcher de penser qu'elle semblait plus jeune que ses trente-huit ans. C'était assez remarquable pour une femme qui avait connu des années si difficiles, dans son pays comme depuis son entrée dans l'Union. Il eut soudain la certitude qu'elle aimait Ousmane et il sentit quelque chose se briser en lui. Salimah ne fit pas d'effort de politesse, mais elle ne montrait aucun signe de peur ou de nervosité. Elle était grave et silencieuse, le regard interrogateur.

— Il s'agit d'Ousmane, dit Anderson, un accident. Je suis profondément désolé.

Elle comprit immédiatement :

— Comment est-ce arrivé ?

Anderson raconta l'intervention de son équipe. Il parlait en termes précis de rapport de

police, mais il y avait une immense compassion dans son regard et dans sa voix. Salimah lui tourna lentement le dos. Courbée de chagrin, elle posa son visage entre ses mains et pleura silencieusement. Anderson était incapable du moindre geste, paralysé par la culpabilité. Soudain, elle se redressa pour lui faire face :

— Pouvez-vous m'expliquer au nom de quoi vous détruisez nos vies ? demanda-t-elle.

*

Anderson arriva à l'Hôtel du Conseil un peu avant dix-neuf heures. Les gardes postés à l'entrée le saluèrent. Quelques instants plus tard, il entra dans le bureau de Rajani. Absorbé dans la consultation d'un écran, ce dernier leva les yeux. L'expression de surprise qui traversa son visage était teintée d'inquiétude :

— Et bien capitaine, qu'est-ce qui vous amène ? lança-t-il d'un ton détaché.

D'un geste sec, Anderson arracha de son uniforme le badge portant son nom et le jeta sur le bureau.

— Maintenant, c'est moi qui vais parler aux électeurs, dit-il en sortant, et ça ne va pas vous plaire.

Xander

— Je viens de parcourir : « Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur », déclara Xander, un ouvrage curieux, assez éloigné de l'idée que je me fais de notre mission.

Alexia le regarda avec intérêt ; Xander se passionnait pour l'histoire de l'éducation, mais il évitait habituellement d'en parler avec ses collègues. La plupart pensaient que son goût pour les vieilles théories était le signe d'une certaine réserve sur les méthodes modernes. Mais Alexia était devenue son amie et elle appréciait les échanges qu'il provoquait.

— Il est très ancien, ce livre ? Demanda-t-elle--.

— Pas vraiment, il date du début du siècle. C'est pour ça que le titre m'a attiré. Mais de toute évidence, l'auteur n'était pas un spécialiste de l'éducation ; plutôt un philosophe. Il en restait quelques-uns à son époque.

— Donc, tu ne partages pas sa vision.

— Ce n'est pas sans intérêt, mais ça ne parle pas vraiment d'éducation. Plutôt de morale avec des chapitres sur la condition humaine, la compréhension entre les peuples ou l'éthique...

— Effectivement, on ne voit pas bien le

rapport. Si les éducateurs s'occupent de refaire le monde, les enfants et leurs parents ont du souci à se faire !

— Je suis d'accord, mais parfois on est confronté à des questions qui nous dépassent un peu. Comme en ce moment avec Chann, la fille de Christopher.

Alexia savait que Chann était perturbée parce que son père avait tué un migrant pendant une intervention d'expulsion. Mais elle ne voyait pas en quoi Xander pouvait se sentir dépassé.

— Quelles questions ?

Xander resta silencieux un moment.

— Chann me demande pourquoi on ne lui a jamais parlé des migrants et des citoyens pauvres qui vivent en zones trois et quatre. Je ne sais pas comment lui répondre et ça me dérange.

Xander retourna à son bureau. Il préparait un atelier collectif auquel Chann devait participer lorsque son avatar clignota au bas de la table digitale. C'était une tête d'animal mythique ; un loup blanc au regard indéchiffrable. Il ne répondit pas tout de suite. Il ne voulait pas qu'elle l'implique dans ses difficultés familiales et préférerait attendre de connaître la raison de son appel. Quelques instants plus tard, elle envoya un message : « Petit problème avec le test de Gestion des Conflits – besoin d'une explication –

Chann ». Rassuré, Xander la rappela. Il s'agissait simplement d'éclaircir un point d'énoncé qui pouvait prêter à confusion. Elle ne chercha pas à lui parler de son père, mais elle lui parut un peu déprimée.

Toujours assis devant sa table, Xander repensait à ce livre étrange et à l'évolution des pédagogies. Il avait vu disparaître des programmes les dernières notions techniques et scientifiques ; c'était maintenant le domaine réservé de l'intelligence artificielle. L'Éducation était consacrée au développement des CSF — Compétences Sociales Fondamentales. Elle se terminait à l'âge de quinze ans, avec l'Émancipation Universelle et l'accès au Revenu de Base de l'Union. Seuls les adolescents des premiers et deuxièmes districts avaient automatiquement la possibilité de prolonger leur formation par divers enseignements de leur choix. Ils pouvaient alors accéder à un haut niveau de connaissance en art, en philosophie antique ou tout autre domaine de culture subsidiaire. Xander ne comprenait pas pourquoi l'auteur du livre, un certain Edgar Morin, avait classé parmi les fondamentaux du savoir des notions de condition humaine ou d'identité terrienne, sans parler d'anthropo-éthique. Que pouvaient bien apporter ces concepts purement philosophiques au

quotidien des citoyens ? L'important était d'apprendre aux jeunes à gérer leurs émotions et respecter les règles de la vie en société pour leur éviter les comportements générateurs de troubles. C'était la mission des Éducateurs et Xander était fier de s'y consacrer. Ce qui l'ennuyait, c'était de ne pas pouvoir donner de sens au drame que Christopher avait vécu. Chann voulait des réponses ; il sentait qu'elles se trouvaient peut-être cachées dans les « Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur ».

*

Christopher se réveilla tôt. Il avait mieux dormi et pensa qu'il serait bientôt temps de reprendre sa place au sein de la brigade territoriale. Il avait admis l'idée qu'il n'était pas responsable de la mort d'Ousmane. Bien sûr, son manque d'expérience avait contribué à cet accident, mais il avait obéi aux ordres de son mieux. Il trouva Chann assise au salon, le visage fatigué et un verre de Nutri-Morning à la main. Elle ignore sa présence.

— Hello, Chann, lança-t-il, comment va ma fille ce matin ?

— Mieux que l'homme qui est mort à cause de toi.

Christopher encaissa le coup et sentit la tension se répandre en lui, comme pendant les entraînements au combat. Mais il ne voulait pas se battre avec elle :

— D'accord Chann, c'est déjà ça.

— Tu m'as toujours dit que ta mission était de protéger les gens.

Christopher ne répondit pas. Il fallait vraiment que quelqu'un aide sa fille à comprendre et accepter ce qui s'était passé. Lui ne s'en sentait pas capable pour l'instant.

Il arriva à l'heure précise du rendez-vous et s'assit en face de Xander, avant même d'être invité à le faire.

— Chann pense que je suis un criminel. Et vous ?

— Je ne suis pas là pour avoir un avis sur ce qui vous est arrivé, répondit prudemment Xander.

— Mais vous êtes là pour éclairer ma fille sur ce qu'elle doit en penser, non ?

— Écoutez-moi, Christopher. Vous pensez peut-être qu'il y a des réponses écrites quelque part pour toutes les situations de l'existence. Vous avez peut-être imaginé que les gens qui sont officiellement chargés de l'éducation des jeunes ont accès à toutes ces réponses et que leur métier consiste à choisir la bonne dans chaque circonstance...

— Ça va, coupa Christopher. Je viens de traverser tout ça et je n'ai pas besoin qu'on me fasse un dessin. Je venais juste vous demander si vous pouvez aider ma fille.

— Je vous promets d'essayer ; c'est tout ce que peux faire.

*

Xander était rentré chez lui de mauvaise humeur. Quelques heures plus tard, il cherchait le sommeil ; les questions de Christopher l'empêchaient de dormir. Il percevait confusément qu'elles étaient liées à celles que posait sa fille. Qu'est-ce que tout ça avait à voir avec son métier d'éducateur ? Que pouvait-il apporter quand il s'agissait d'affronter ce type de problèmes ? Il était peut-être passé à côté de quelque chose de plus important que les méthodes éducatives de l'Union.

Vers minuit, il se releva et ralluma la table digitale. Il voulait reprendre sa lecture depuis le début. La tête de loup blanc l'attendait, dans un espace aussi désert et hostile que la steppe sibérienne. Il choisit de ne pas lui parler directement, mais de dicter les mots pour donner plus de temps à leurs échanges :

— Chann, tu ne dors pas ?

— Non, je suis trop triste.

— Triste pour qui ?

— Pour nous tous et pour moi. Je ne serai jamais heureuse si nous ne travaillons pas ensemble à être tous heureux un jour.

— Tu es jeune et idéaliste, Chann. Tu pourras peut-être rendre le monde meilleur si tu trouves d'abord la force de grandir.

— Je suis déjà forte, mais je suis seule.

La tête de loup disparut au fond de la steppe.

Xander rappela sur sa table les « Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur ». Le livre s'ouvrit là où il avait interrompu sa lecture et il était écrit : *« Les humains doivent se reconnaître dans leur humanité commune en même temps que reconnaître leur diversité, tant individuelle que culturelle. »*

*

L'atelier collectif allait commencer. Avec les rencontres mensuelles, c'était une des rares occasions où les élèves et leur éducateur se retrouvaient physiquement pour passer quelques heures ensemble. Xander avait préparé une série de questions. Chacun des douze élèves allait animer un bref débat autour d'un sujet tiré au sort. Il avait cinq minutes pour se préparer en

compagnie d'Einstein, l'androïde encyclopédique qui n'était jamais à court d'informations, mais n'avait d'avis sur rien.

La salle était circulaire, à mi-chemin entre salon et amphithéâtre. Chann arriva un peu en retard. Elle prit une place isolée après un bref salut qui s'adressait à tous et à personne. Elle avait l'air d'avoir peu dormi et son regard était aussi vif et impénétrable que celui du loup blanc.

L'atelier démarra avec Aloïs, un garçon studieux et calme. Il tira une question au hasard et lut au reste du groupe : « Sommes-nous responsables de notre santé devant les autres citoyens ? » Il s'installa à l'écart avec Einstein, un bloc-notes- numérique en main, sélectionnant les informations que l'androïde proposait pour les stocker sous forme visuelle ou auditive, prêtes à alimenter le débat. Aloïs projeta en introduction une série de diagrammes qui représentaient l'importance des coûts de santé dans l'Union, en comparaison d'autres dépenses collectives.

— Voilà pourquoi chacun est responsable devant les autres, dit-il, et je ne vois pas bien quel débat nous pourrions avoir.

Un murmure approuvateur parcourut le groupe d'élèves.

Mais Lexie prit la parole :

— C'est quand même une question de liberté,

lança-t-elle. Moi je ne demande à personne de payer pour ma santé ; alors je n'ai pas de comptes à rendre.

— Parce que tu n'es pas malade, rétorqua Aloïs, mais si ça t'arrive demain, tu seras contente qu'on ait décidé pour toi !

La discussion était lancée et chacun se rangea assez vite dans le camp de la liberté individuelle ou de la responsabilité collective.

Xander se tourna vers Chann qui restait silencieuse :

— Et selon toi, Chann, chacun a-t-il le devoir citoyen de rester en bonne santé ?

— Il peut aussi mourir, ça ne coûte pas cher à l'Union, dit-elle froidement.

Un gloussement de rire s'éteignit rapidement.

— Je me demandais si Einstein aurait des informations sur la santé des pauvres du quatrième district, ajouta-t-elle.

Le diagramme qui apparut à l'écran était d'une simplicité cruelle ; le taux de pathologies en district quatre était cinq fois supérieur à celui de leur zone deux.

— Alors les gens ne sont pas responsables là-bas ? lança Chann d'une voix qui tremblait.

Elle se leva et quitta la salle dans un silence pesant. Xander demanda au groupe de réfléchir à cette question quelques minutes et sortit. Il

trouva Chann assise dans le couloir, pleurant sans retenue.

— Ne pleure pas Chann, tu as raison de poser ces questions.

— On devrait tous pleurer, dit Chann, parce qu'on refuse de voir que nous sommes tous frères et qu'Ousmane est mort à cause de nous.

L'atelier collectif s'était terminé sans Chann et Xander était revenu à sa table digitale. Le Capitaine Anderson Hill venait d'expliquer sa démission sur la chaîne d'informations locales. Il accusait le Conseil de mettre en œuvre une politique de chasse aux migrants inhumaine pour manipuler un électorat obsédé par une insécurité largement exagérée. Hill avait annoncé qu'il rejoignait la direction de United Mankind, principale organisation d'aide aux populations défavorisées de l'Union. Xander consulta longuement le site de United Mankind, puis il envoya un court message de remerciements à Chann.

Il se replongea ensuite dans l'étude des « Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur* ».

* Les 7 savoirs nécessaires à l'éducation du futur, 2000. Edgar Morin – UNESCO.

Table des matières

Adrian	5
Gaspard	15
Dell	29
Graham	39
Leandro	49
Ousmane	59
Scott	69
Aleksei	79
Oscar	89
Matthew	97
Anderson,	109
Xander	119

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE

Achevé d'imprimer en décembre 2021

chez Messages SAS

111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse

05 31 61 60 42

www.coollibri.com

De mémoire d'homme

Jacques Beaumier

De Adrian à Xander, douze nouvelles venues d'un futur proche dans lequel l'humanité se dissout dans la violence sociale et la technologie. Douze fragments de vie où les hommes maîtrisent mal un destin que souvent les femmes viennent bousculer. Douze thèmes qui dessinent un univers cohérent et probable, des loisirs virtuels à l'éducation en passant par l'art, l'alimentation, le sport ou le tourisme...